

**Tu N'as Rien
Compris A
Hassan II**

Fouad Laroui

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

FOUAD
LAROUÏ

Tu n'as rien
compris
à Hassan II



POCKET

FOUAD LAROUÏ

TU N'AS RIEN
COMPRIS
À HASSAN II

JULLIARD

Tu n'as rien compris à Hassan II

Dans ce petit café de Montmartre, douillet et enfumé, Hamid m'assène, furieux :

— Tu n'as rien compris à Hassan II !

Au même moment, une femme pousse la porte du café et vient se jucher sur l'un des tabourets surélevés — ils ont un nom sans doute, très technique, mais qu'importe — qui s'alignent le long du comptoir — et je sais qu'on n'appelle pas cela un comptoir, mais qu'importe — et la créature se révèle fine et longue et tellement belle que les larmes me montent aux yeux — c'est un ange — et Hamid me parle de Hassan II.

— En 1963, Hassan avait déjà compris que...

Mon Dieu, elle a cet air perdu, cet air... Mon Dieu, mais c'est la Nadja de Breton.

— ... mais le Mouvement national, lui, n'avait pas confiance en Hassan.

Et le barman — excusez l'anglicisme — bref, l'homme moustachu et ventru qui officie de l'autre côté du comptoir — oui, je sais... — ne s'est rendu compte de rien. Nadja est de passage parmi nous, ou peut-être est-ce la Fornarina, ou peut-être la Grèce antique — « je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre... » — et le barman n'en a cure et Hamid n'en saura rien.

— ... les années soixante ? Le 23 mars ? L'état d'exception ? Mais Hassan II en est-il l'unique responsable ? Des années troubles... En quoi Hassan est-il responsable ?

En quoi, en effet. Et qui est responsable de l'apparition de l'ange dans ce café de Montmartre ? On voudrait croire en des dieux, pour tomber à genoux. Et voilà qu'il, et voilà qu'elle, la créature enfin se passe la main — fine, les doigts effilés — dans ses cheveux dont la couleur — consultez les dictionnaires — a quelque chose du roux, mais c'est moins violent, c'est ce roux qui flamboie, qui tire vers l'or, qui enflamme les âmes, et Hamid me parle de Hassan II :

— Un tango, ça se danse à deux.

C'est quoi, cette métaphore ? J'en ai horreur. Tout cela m'importune et l'ange...

— Un tango, ça se danse à deux. Hassan voulait avancer, le Mouvement national livrait des luttes d'un autre âge. Franchement, la Constituante...

Il y a dans l'anatomie humaine toutes sortes d'imperfections et des chiffres qui ne sont pas d'or et des élongations qu'on souhaiterait plus modestes et des amas qui rompent l'harmonie des pleins et des déliés — mais considérez ceci : pendant que Hamid m'explique les élections de 1963, j'ai tout loisir de détailler la géométrie de l'ange et je jure

par Pythagore que rien, rien ne vient en perturber l'idéal et c'est maintenant une vraie larme qui me sourd à la commissure des paupières — rien ne me désole autant que la Beauté — c'est dans la clarté du jour l'offense absolue, irrémédiable — comme quelqu'un qui me dirait : regarde la Face de Dieu... et meurs : elle est hors de portée. Et Hamid me parle de Hassan II.

— Bien sûr, il m'a fait condamner à mort, en 1963. Je l'ai payé de quinze ans d'exil. Mais soyons logiques : nous voulions le tuer, il fallait bien qu'il se défende. C'est humain, quoi.

Le barman a vu l'ange — ô épiphanie... — et il entreprend de se mouvoir dans sa direction — je souhaite tranquillement sa mort violente — parce qu'il va nous plomber l'éther de ces plaisanteries si mornes, si mornement parisiennes, si franchounouilles — et c'est ce qu'il commet, la brute — « et pour la p'tite dame, kessass'ra ? » — et Hamid m'explique Hassan II.

— Les années soixante-dix, n'en parlons pas. Tu sais bien ce qu'Abdallah en pense ? Les torts sont partagés. Bon, Hassan a eu tort de s'entourer de crapules comme Oufkir et Dlimi, mais l'extrême gauche n'a pas non plus à se vanter. Erreur d'analyse monstrueuse... Mao, franchement... Ces jeunes gens envoyés à la mort, ou destinés à croupir en prison parce que S.

Je ne sais ce qui se murmure là-bas, le barman s'en va quérir ce qu'on lui demande, et l'ange désemparé — c'est peut-être une pose — appuie son visage sur la paume de sa main droite et voilà que sa chevelure dont la splendeur eût fait taire David et Jérémie — pour des raisons opposées (je n'ai pas le temps de m'expliquer, Hamid me presse, on est déjà en 1981 et Bouabid est en prison sur ordre de Hassan II) — sa chevelure dévale — cascade éblouissante — le long de son manteau et il / et elle clôt ses yeux dessinés par Botticelli et me parle de H.

— La démocratie — vous parlez tous [moi ?], vous parlez tous de Mohamed VI, mais c'est tout de même Hassan II qui l'a mise en place, la démocratie, au rythme qu'il fallait, ni trop tôt ni trop tard...

Voilà que son dos — celui de l'apparition — est pris de petites secousses, je crois qu'elle pleure, tout doucement, tout doucement.

— C'est Hassan qui a persuadé Abderrahman de devenir son Premier ministre. Tu crois vraiment qu'un homme comme Abderrahman se serait fait embobiner, s'il n'avait senti la sincérité de Hassan II ? Ça, c'est de l'Histoire, mon petit bonhomme, tu ne peux pas comprendre cela. Tu crois qu'un homme comme Abderrahman se serait fait embobiner ?

C'est une question rhétorique et je me contente de hocher la tête pendant que mon cœur saigne. Je ne sais que faire. Faut-il que je me lève, que j'aille demander à la femme qui pleure si l'on peut quelque

chose pour elle ? Mais peut-être ne désire-t-elle, en ce moment, que cette solitude — seule au monde, au cœur de Montmartre... Elle s'affaisse davantage, le barman a apporté un café qu'il dépose devant elle et la brute ne s'est aperçue de rien — « vouala pour la p'tite dame ! » — et l'on me parle d'un roi défunt.

— Tu verras, tu verras... Hassan II restera dans l'histoire du Maroc comme l'un des grands rois.

Le café refroidit et l'ange tout entière — ne me contestez pas cet accord — se ramasse en un point (elle est prostrée maintenant et je suis seul à voir ce scandale) et c'est toute la singularité du monde en ce point exprimée : l'infini du chagrin individuel, l'intimation de la mort toujours prochaine, la vanité des vanités — cette femme me dit quelque chose — je ne sais pas quoi — peut-être me parle-t-elle d'elle-même, peut-être me parle-t-elle de la moitié du monde, si souvent méprisée, opprimée — et Hamid me parle de Hassan.

Le costume de monsieur Didi

Didi ? Didi ! Tout le monde ne peut pas s'appeler La Rochefoucauld, Da Vinci, ou Al-Khowarizmy. Didi, donc. De plus, niais comme les oies. Mais ce costume ! Jamais à Khouribga nous n'avions vu une telle merveille. Signé : Pierre Cardin. De la marque. Du chic, du moderne, du coupé selon les lignes. De l'élégantissime. La rumeur : tu donnes une légère chiquenaude à la hauteur de l'épaule et — merveille ! — tu vois une petite onde se propager le long de la manche et venir mourir au niveau du poignet. Si noble est le tissu ! Si délicat ! Si ineffable ! De la soie sécrétée par des vers nourris au miel et bercés par la musique des anges, puis tissée par des vierges aux yeux baissés. Didi était nul et son costume était tout, une moyenne introuvable, un homme en somme, un dandy.

(Non, ce n'était pas un burnous. Non, ce n'était pas un caftan. Non, ce n'était pas une djellaba. Non, ce n'était pas une culotte de zouave. Non, ce n'était pas un tchador — nippes de femme.) Non, ce n'était pas une *abaya* (guenille saoudienne). Non, ce n'était pas un truc de Touareg. Non, ce n'était pas un burnous (déjà dit). Non, ce n'était pas un *kabbot'* de gommier (portaient capote, les gommiers ?). Non, ce n'était pas tout ça. Puisqu'on vous dit que c'était un costume. (*Européen.*)

Le dimanche était le jour de monsieur Didi. Levé aux aurores, il se lavait, s'astiquait, se rasait jusqu'à la quatrième peau, tout en gardant un œil sur le costume, qu'il avait étendu sur le lit avec mille précautions et beaucoup d'amour. Sa vieille mère, qui vivait avec lui, n'avait pas le droit de toucher au chef-d'œuvre sartorial. Des chats furent étranglés jadis qui d'une griffe avaient approché ledit. Des petites bonnes renvoyées, des amis reniés. Ah, on ne plaisante pas avec la garde-robe !

Didi donc, très propre, s'insère dans le vêtement, contorsionniste, Houdini tout nu. Il s'agit d'éviter la tache traîtresse, le froissement importun ou le poil de tique intempestif. Un coup d'œil dans le miroir, le miroir chante, le miroir roucoule. Tant de beauté dans l'habillement, mon Dieu, tant de tenue dans la tenue... Didi descend les escaliers droit comme un *alif*, concentré à l'extrême. Il pousse de l'index replié la porte et la porte s'ouvre, vaincue. Apparaît monsieur Didi qui du pied droit passe le seuil (comme le recommande le Prophète) et entame ainsi sa promenade dominicale dans les rues de Khouribga, qui ne connaîtront jamais plus, hélas, cette splendeur ambulante.

C'est l'apothéose de monsieur Didi le porte-costume. De chez lui au *Café de France*, il y a, disons, une lieue. Il parcourt la distance d'un pas étudié : il ne faut pas trop tendre le tissu au niveau du genou (ouh ! la

vilaine bosse qui s'y dessinerait), mais en même temps il faut prouver la souplesse du tissu, ce qu'on obtient généralement en dessinant un angle de 28,5 degrés de la cuisse par rapport à la verticale. Arrivé au *Café*, Brummel s'immobilise quelques minutes, regarde la place qui commence à s'animer et entreprend de réfléchir au problème suivant : où diable va-t-il s'asseoir ?

(Vous savez, Didi (je l'ai bien connu), Didi, le reste du temps, c'est-à-dire du lundi au samedi (presque toute la semaine, quoi), Didi était graisseur sur la *drag-line*, la grande machine américaine (on l'appelait la Marion) qui fouaillait les entrailles de la terre pour mettre à nu la précieuse couche de phosphate. Il traînait dans le ventre de l'engin gigantesque, anonyme rouage, *grissoune* tristoun'. Un chiffon à la main, il essayait une goutte d'huile ici et là, vérifiait un boulon et puis, le reste du temps, il regardait le conducteur dans sa cabine en pensant à Dieu sait quoi.)

Les habitués du *Café de France* ont l'œil fixé sur monsieur Didi, ou plutôt sur son costume. Ils connaissent les deux, l'homme et l'enveloppe, mais ils ne sont pas rassasiés de la cérémonie. Ils regardent et murmurent, ils zyeutent et commentent, ils s'exorbitent et hululent. Pendant ce temps, l'homme élégant n'a pas résolu le dilemme. S'asseoir en terrasse, c'est s'assurer de l'attention de la foule qui passe, certes, mais c'est également s'exposer à la poussière que ladite foule déplace. Aller poser son séant au fond de la salle protège le candide du lin, mais alors à quoi cela sert-il d'avoir mis son uniforme de plus beau-du-monde, si personne ne peut l'attester ? Mon Dieu, que de complications... Il décide de s'avancer à travers le labyrinthe des tables jusqu'à l'entrée du café. Là, il s'adosse — oh ! à peine — au chambranle et fait semblant de parler au serveur qui fait semblant de lui répondre. Ainsi, les apparences sont sauvées et le costume itou. D'autre part, il est dedans tout en étant dehors, ce qui présente plusieurs avantages : il est à l'ombre, donc il échappe à la chaleur, déjà forte en cette fin de matinée, mais, étant dehors, on peut quand même le voir. Et on le voit. Dedans dehors, il n'est pas non plus obligé de consommer, ce qui l'arrange car il n'est pas riche, car il n'est que *grissoune* de la Marion.

Après une petite demi-heure, l'homme adossé au chambranle — mais tout juste — se désadosse et s'en va, d'un pas majestueux (à 28,5 degrés d'inclinaison), descendre l'avenue Mohamed-V, l'artère principale de la ville. Du point de vue statistique, il va rencontrer, dans la demi-heure qui suit, cent vingt pour cent de la population, c'est-à-dire tout le monde plus quelques zigotos deux fois, plus les maniaques de la promenade trois fois. Et comme il ne peut faire

autrement après avoir descendu l'avenue que la remonter (car les bornes de Khouribga étaient aisément atteintes, en ce temps-là), tous ceux qui l'ont vu de dos vont maintenant le voir de face et ceux qui l'ont vu de face vont maintenant le voir de dos — et cela prouvera que son costume n'était pas un leurre, qu'il se compose bien de deux moitiés d'aussi bonne facture l'une que l'autre. Quant à ceux qui l'avaient regardé de trois quarts, eux non plus ne pourront que s'incliner, deux fois trois quarts font un Didi et demi. Bref, toute la ville l'aura vu et bien vu.

Cette ostentation du trousseau (il ne possédait rien d'autre, le Jonas de la *drag-line*), cette procession de la relique Cardin, je crois bien qu'elle dura toute une année. Le prestige de l'officiant n'empêchait ni les questions ni la rumeur : bien sûr, il prétendait avoir acquis la chose avec l'argent de la prime annuelle mais a) ils touchent une prime, ceux de la *drag-line* ? b) où l'a-t-il acheté, son costard ? c) comment se fait-il que Bouchta, son chef direct, n'a même pas de quoi s'acheter un marcel, avec sa prime ? d) ils touchent une prime, ceux de la *drag-line* ? e) et sa mère ? f) quoi, sa mère ? g) comment se fait-il qu'elle aille dépenaillée de par les rues si son fils gagne de quoi se payer un tel complet ? h) ils touchent une prime, ceux de la *drag-line* ? i) ce doit être un mouchard ; j) c'est un mouchard ; k) c'est un flic ; l) c'est avec son salaire d'agent secret qu'il a acheté le Pierre Cardin ; m... !), je vous le disais bien, ils ne touchent pas de prime, ceux de la *drag-line*.

Donc, tout cela dura un an, à la satisfaction générale. Mais un jour l'ingénieur Driss, le patron de la mine de phosphate, envoya Didi à Casablanca pour deux semaines : on avait besoin d'un graisseur, semble-t-il, dans les couloirs de l'administration. Ne me demandez pas pourquoi, adressez vos réclamations à l'ingénieur Driss, ce n'est tout de même pas moi qui eus un jour l'idée saugrenue d'envoyer un *grissoune* dans des bureaux.

Le dimanche suivant, ou plutôt la veille déjà, quelques collègues de Didi se rendirent compte que l'on allait passer un jour entier à se morfondre sans la perspective de lorgner le dandy arpenter l'avenue Mohamed— V. Ils eurent l'idée (je dis « ils » pour ne dénoncer personne), ils curent l'idée (mais ce fut tout de même Bouchta qui le premier...), bref ils allèrent voir la mère de Didi ; toquèrent à l'huis ; et tandis que deux d'entre eux s'entretenaient avec la vieille femme affolée, un autre s'introduisait subreptice dans la chambre du graisseur, d'où il subtilisa l'oripeau ; et ils détalèrent avec.

Les nippenappeurs imaginèrent de promener le costume dans les rues. Après tout, Didi n'était rien de plus qu'un portemanteau. Il n'avait pas d'amis, ne pensait pas, ne graissait pas grand-chose. On se

passerait de lui pour la promenade. Une espèce de mannequin, une croix de bois avec un ballon de foot figurant une tête très convenable, fut construit en un tournemain. Et voilà Bouchta et ses trois acolytes retraçant l'itinéraire de Didi, sans Didi, mais le détail n'avait aucune importance. Ils se dirigèrent vers le *Café de France*, pour la première station.

Seulement, c'est le Maroc, on ne peut donc jamais rien faire sans qu'une nuée de morveux se joigne aux réjouissances. La faction Bouchta s'enrichit rapidement d'un flanc prépubère et d'une arrière-garde carrément poupignarde. Or le gamin engendre la foule comme la nuée l'orage; les hommes se mirent à presser le pas, puis à courir, sans raison particulière (ou peut-être espéraient-ils semer les mioches — vain espoir) ; des pierres furent décochées en direction du mannequin, c'est ainsi que l'on traite ce que l'on ne comprend pas; des femmes se mirent à hurler, anticipant le caillou perdu que l'une d'elles n'allait pas manquer de recevoir sur la pommette; des jeunes filles se mirent à sangloter, pressentant la blessure pour leurs mères et pour elles-mêmes le pire, peut-être même les derniers outrages; leurs frères farouches roulaient des yeux et contre-attaquèrent en assenant force taloches aux morveux; lesquels redoublèrent de bombardement pierreux ; quatre hommes qui transportaient un infirme n'arrivaient pas à franchir la porte de sa maison à cause de la foule; l'infirmes poussait les hauts cris; la police accourut et se mit à molester tout ce qui lui tombait sous la main ou sous la trique; le trouble devint émeute; la foule gonfla, enrichie de mille badauds; l'émeute devint insurrection ; la police, débordée, fit appel aux forces auxiliaires; celles-ci déboulèrent rugissantes au coin de la rue du Docteur-Flane et se mirent à cogner dru; la police pendant ce temps demandait au bataillon de Benguéir de se tenir prêt; les ouvriers du phosphate, qui n'avaient pas oublié le rôle du bataillon de Benguéir dans la répression de leur dernière grève, mirent bas l'outil et se joignirent à l'empoignade générale; l'insurrection devint révolution; Bouchta lâcha le pantin et fila se mettre au vert.

La politique ! (C'était il y a bien longtemps, c'était l'époque où il était interdit au citoyen de s'intéresser à la chose publique.) Quand les ouvriers se mirent en branle, la presse, représentée à Khouribga par un certain Zerhouni qui était le correspondant de tous les journaux, la presse donc, c'est-à-dire le seul Zerhouni, est-ce maintenant un pluriel ou un singulier, un masculin ou un féminin, bref Zerhouni, qui portait des verres énormes et avait suivi la révolution de très loin, câbla tous azimuts ce détail atroce :

— On a brûlé symboliquement un bourgeois.

Ce qui devint naturellement (l'adverbe se perdit en route) :

— Ils ont pendu un ingénieur de l'Office des bitumes du Tadla !

— Ils l'ont décapité et joué au foot avec sa tête.

Ce qui n'était pas entièrement faux, car les gamins shootaient maintenant dans le ballon de foot qui avait figuré la tête de Didi absent.

Le gouverneur de la ville se retrancha dans sa villa et bombardait le ministère de l'Intérieur de messages alarmistes, il réclamait la troupe.

On peut tout reprocher à la police marocaine, sauf ceci : elle raisonne impeccablement. Et en l'espèce, la police pensa : « Si l'émeute a quelque chose à voir avec le costume de monsieur Didi, c'est donc ce dernier qui est responsable de l'émeute. » On l'appréhenda dès qu'il descendit de l'autocar Casablanca-Khouribga.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Ah, saligaud ! Ah, fils de ta mère !

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

— Ah, fouteur de *fitna* !

Il fut jeté au fond de la cave du commissariat en attendant les résultats de l'enquête. L'enquête fut menée par le commissaire Bennani, lequel ne fut pas long à établir les faits suivants :

Didi était un benêt; il était quasiment analphabète; il n'avait pas d'amis; il était *grissoune* de la *drag-line*; il fumait un paquet de cigarettes par jour, des Olympie-Sport sans filtre; il vivait avec sa vieille mère dans un minuscule appartement appartenant à l'Office des bitumes du Tadla; son voisin était recherché par la police de Tanger (on l'arrêta illico); le café du *Café de France* était bien meilleur que celui du commissariat; Didi avait acheté son costume avec la prime annuelle : ceux de la *drag-line* touchaient bel et bien une prime; Didi n'avait rien à voir avec l'émeute.

Quelques jours plus tard, relâché faute de preuves, mal rasé et les yeux bouffis, Didi vint prendre son poste à la *drag-line* où il se morfondit toute la semaine. Le dimanche venu, on le guetta en vain. Que vouliez-vous qu'il fit ? Qu'il mourut de honte sur l'avenue, nu comme un ver ? Il resta chez lui.

Aujourd'hui, Didi porte une djellaba, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il fasse soleil. Il s'est laissé pousser la barbe et il ne se promène plus, le dimanche. Le dimanche, tout le monde dort. Didi à Khouribga, Pierre Cardin à Paris.

Nos pendus ne sont pas les leurs

Se promener le long des berges de l'Ouse est l'une des activités favorites de l'homme seul qui rumine son exil dans le Yorkshire. Tous les dimanches, qu'il vente ou qu'il pleuve, je suivais le petit chemin de terre qui serpente au gré des humeurs de l'eau. Tous les dimanches, j'avais une pensée pour Virginia Woolf, qui se noya dans cette rivière, qui fit le choix de s'en aller ondine. Cours d'eau paisible, le plus souvent, et promenade itou. Il fallait de temps à autre franchir une barrière faite de quelques planches à peine clouées (on appelle cela un *stile*), il fallait parfois jeter une pierre à un chien trop curieux, mais ces péripéties mises à part, il n'arrivait jamais rien sur les berges de l'Ouse, tant que l'Ouse restait dans son lit.

Un beau jour, et je dis beau parce qu'il faisait, par exception, très beau, je vis au loin, se dirigeant vers moi, un petit homme aux allures de philosophe qui se fouettait régulièrement les mollets à l'aide d'une espèce de fougère. Lorsqu'il arriva à ma hauteur, il inclina la tête en guise de salut et nous échangeâmes ces quelques phrases :

— Beau temps, *isn't it* ?

— Superbe.

— Vous allez par là ?

Il me désigna la direction dont lui-même venait.

— Mais oui.

— Si j'étais vous, je rebrousserais chemin.

— Pourquoi ?

Il reprit son chemin sans répondre. Puis, se ravisant, il me jeta, par-dessus son épaule, d'un ton égal :

— Parce qu'il y a là deux hommes qui pendent d'un arbre.

Puis s'en fut, se flagellant.

D'habitude, quand on m'annonce que deux hommes pendent d'un arbre, ma première réaction est de tourner casaque et de fuir jusqu'au fin fond des déserts. Ce n'est pas la mort que je crains, c'est la police. Celle qui arrête tous les hommes valides dans un rayon de dix kilomètres, les jette dans une cave et cogne dans le tas jusqu'à ce que l'un d'entre eux avoue. Mais je me fis la réflexion suivante :

— L'ami, tu n'es plus dans les tiers-mondes, tu es ici en Angleterre. La police y fait des erreurs, comme partout, mais cela m'étonnerait qu'elle tombe sur toi à bras raccourcis pour la seule raison que tu flânais le long de l'Ouse le jour des deux pendus.

Je continuai donc ma promenade. Après tout, l'homme à la fougère était peut-être un mythomane. Ou peut-être l'avais-je mal compris. L'accent du Yorkshire n'est pas celui de la reine des Angles. Et s'il m'avait averti de la présence de gymnastes en plein effort ? Et s'il

avait dénoncé une exhibition pornographique ?

Une centaine de mètres plus loin, je vis un arbre énorme, au feuillage dense, dont les épaisses racines semblaient plonger dans l'eau, et je vis aussi deux hommes qui se balançaient mollement au bout d'une corde, chacun la sienne. Le promeneur n'en avait pas menti. Arrivé au-dessous de la branche porteuse, je pus mieux les regarder. Ils avaient un teint de cendre et les yeux révulsés. Ils étaient tout à fait morts.

On ne nous apprend rien. Personne ne m'a jamais indiqué ce qu'il fallait faire dans une telle situation, ni mes parents, ni mes maîtres, ni la littérature entière. Je restai là, les bras ballants, le cou allongé. L'Ouse n'était d'aucun secours, qui coulait nonchalamment. C'est alors qu'un souvenir d'enfance me revint en mémoire.

C'était à El-Jadida. J'avais dix ou onze ans. Comme chaque matin, j'avais quitté la maison pour aller à la plage, vêtu de rien, juste un short et des sandales en plastique. Dans une rue étroite, je fus contrarié par un attroupement qui entravait le va du piéton. Des gens entraient et sortaient d'une maison basse, dont la porte était largement ouverte. Aux questions que posaient les badauds, ceux qui n'y avaient pas été voir eux-mêmes, tout le monde répondait, même ceux qui avaient posé la question. On supputait le meurtre ou les voies de fait, on balançait entre l'atroce et l'inconvenant. Les hommes qui sortaient à l'instant de la maison secouaient la tête, livides, et marmonnaient des vérités transcendantes.

— Dieu est grand... La volonté de Dieu... Implorons Dieu...

Oui, bon, d'accord, mais en attendant, quoi ? Que se passe-t-il ?

Je restai à l'écart, pas du tout tenté de suivre le flot des entrants, mais tout de même assez curieux de savoir la suite.

Les pompiers arrivèrent. Ils n'avaient ni voiture, ni équipement, ni uniformes, mais tout le monde savait que c'étaient les pompiers, puisque nous les connaissions personnellement. Notre propre voisin s'appelait Ahmed *el-Boumbi*, soit Ahmed le Pompier, et lui aussi était là : c'étaient donc bien les pompiers. Ils disparurent à l'intérieur de la maison. Puis la police arriva, et les enfants s'envolèrent, saisis d'effroi. Quelques bourrades, quelques gifles dans la masse d'hommes frayèrent un chemin à la Sûreté nationale. Un peu plus tard, une fourgonnette manœuvra de façon à présenter son arrière à la porte. On évacua quelque chose. La foule vibrait de curiosité, folle de rumeurs. Les enfants, revenus, s'étaient installés au premier rang et ne perdaient rien du spectacle. Les portes de la fourgonnette claquèrent et la Loi et les pompiers s'en allèrent vrombissant.

Le soir même Ahmed el-Boumbi entra dans la boutique du tailleur,

l'air plus *homme* que jamais, c'est-à-dire frère humain, compatissant, méditatif. Il posa ses énormes fesses sur un tabouret qui en faillit se fendre. A el-B commença par se taire pendant cinq longues minutes, les yeux clos, ne laissant échapper que quelques *ma-cha Allah* ! Puis il considéra les oisifs qui, d'habitude, regardaient le tailleur coudre des djellabas, mais qui le fixaient tous, maintenant, lui, *el-Boumbi*. La voix basse, pour ne pas réveiller les *jnouns*, il raconta longuement l'événement du jour. Près de l'entrée de la boutique, je ne perdais pas un mot de ce que racontait le Pompier, mais je n'en compris pas grand-chose, sauf l'essentiel : un type s'était pendu dans sa maison et Dieu est grand. Le pourquoi n'avait pas d'importance puisque le Démon était dans le coup. Les oisifs et le tailleur hochaient la tête, poussant des *ma-cha Allah* pathétiques. Ce qui me reste de cet incident, c'est surtout cette atmosphère de catastrophe crasse qui avait sali un si beau jour d'été. Se pendre par 30 degrés à l'ombre ? Quelle étrange idée. Eh bien, oui, nous étions pauvres, mais s'il fallait, en plus, être malheureux... L'homme qui s'ôte la vie est maudit à jamais.

Revenons dans le Yorkshire. Je m'éloignai de l'arbre à hommes en attendant que quelque chose se passât. Quelques minutes plus tard, deux voitures de police arrivèrent. Des uniformes en descendirent. On prit des photos, puis les deux hommes furent dépendus comme s'il s'agissait d'andouilles. Tout cela clinique, froid, professionnel. On me posa trois questions, j'y répondis et on me laissa en paix.

Le lendemain, Je journal local m'apprit qu'il s'agissait de deux frères qui possédaient un commerce à Leeds. Ils avaient pris un billet simple pour York, avaient probablement marché de la gare jusqu'aux bords de l'Ouse et, là, ils s'étaient pendus de conserve. La police fut alertée par un promeneur solitaire. On n'en savait pas plus.

Au cours des jours qui s'ensuivirent, la presse locale continua de s'intéresser au mystère des deux frères ballants. Petit à petit, leur histoire fut reconstituée, c'est-à-dire leur histoire extérieure, l'écume des jours. Ce commerce qu'ils possédaient ensemble, c'était une quincaillerie qui battait de l'aile. Les journalistes supposèrent aux pendus des ennuis fiscaux, des dettes qui s'amassaient au-dessus de leur tête et les poussèrent à commettre le geste fatal. Mais pourquoi venir jusqu'à York ? Pourquoi n'avaient-ils pas grimpé dans leur grenier, jeté une corde autour d'une poutre et fait ça chez eux ?

La saison de football ayant repris, la presse s'intéressa aux frasques d'un sportif prognathe et de sa femme anorexique. On ne parla plus des deux quincailliers. Mais quelques mois plus tard, dans le foyer du West Yorkshire Playhouse, à Leeds, j'eus cette conversation avec une certaine Fiona :

- Comment, Fiona, tu en sais plus sur les pendus de l'Ouse ?
- Puisque je te le dis. Pourquoi me fais-tu toujours tout répéter ?

C'étaient mes voisins.

— Et ils sont morts de...

— Je te le répète : ils sont morts de solitude. Ils n'avaient ni famille ni amis...

— Oui, mais ils s'avaient l'un l'autre.

— L'horreur, oui ! Ils étaient jumeaux, de vrais jumeaux. S'ils se regardaient, ce n'était pas très différent de se regarder dans la glace. En fait, c'était pire, car une glace, un miroir, tu peux les éviter, tu peux même décider de ne pas en avoir, mais l'autre, là, l'homozygote, qui te renvoie à chaque instant l'image de ton malheur...

— En fait, c'était pire que d'être seul, Fiona.

— Solitude à deux, double solitude.

— Mais pourquoi ont-ils pris le train (ah ! l'aller simple, détail horrible), pourquoi les bords de l'Ouse ?

— Comment, ce n'était pas dans les journaux ? Leur chien était enterré sous cet arbre.

— Leur chien ?

— Ils l'avaient inhumé là deux semaines plus tôt, parce que c'était tout de même un joli coin.

— Leur chien. Bien sûr.

Au mois d'août, j'étais comme chaque année à El Jadida à dire bonjour aux miens et à vérifier la cote de l'eau dans les barrages. En passant par Bouchrit, une rue en forme de spaghetti, je revis la maison du pendu. Quelques heures plus tard, dans le foyer du cinéma Rif, j'eus cette conversation avec un certain Lyachi :

— Toi qui es vieux comme les fourmis, tu te souviens du pendu ?

— Je me souviens de qui ? Ah, oui. Il s'appelait Douhou.

— Parle-moi de Douhou.

— Qu'est-ce qu'il y a à raconter ? Douhou... À vrai dire, on ne l'entendait jamais, dans le vacarme. Dix enfants qui braillaient toute la sainte journée, une femme acariâtre, et ses parents qui occupaient un coin de la maison et ne se privaient pas de vouloir encore tout régenter. Ah, pauvre Douhou. Pauvre comme une souris de mosquée, avec ça. Il était... comment dit-on ? Morose.

— Tu peux me confirmer quelque chose qui m'a toujours turlupiné ? La porte de sa maison était-elle toujours ouverte ?

— Pourquoi l'aurait-il fermée ? La moitié de la rue, c'était sa famille et les autres, c'était tout comme. On rentrait chez lui pour un oui, pour un non et même pour rien du tout, juste pour le plaisir de franchir un seuil.

Dans de telles circonstances, je me serais moi-même procuré une bonne corde de chanvre, Lyachi. Au fond, il s'était pendu pour être seul, non ?

Le vieil homme hocha la tête, les yeux mi-clos puis il murmura :
— Maudis le diable, mon fils. Où es-tu allé chercher cette drôle
d'idée ?

Le cycliste

Il apparaissait au coin de la rue, légèrement voûté, les jambes en arc de cercle. Il s'approchait à petits pas souples, sans faire de bruit. Il avait l'air concentré, presque soucieux. Les traits de son visage étaient immobiles, son regard était fixé sur une ligne qui courait le long du trottoir et qu'il semblait ne pas devoir quitter des yeux. Aussitôt qu'ils avaient aperçu le cycliste, les oisifs du quartier, qui passaient la journée dans la boutique du tailleur, se levaient comme un seul homme et sortaient l'attendre, lui préparant ainsi une sorte de haie d'honneur. Arrivé à leur hauteur, il s'arrêtait, levait la tête et saluait gravement. Les oisifs retournaient le salut, chaleureux, admiratifs, certains s'enhardissant même à lui donner une tape furtive sur l'épaule. Cet homme avait vu El-Gourch, de ses yeux vu ! Ils l'invitaient à entrer dans la boutique, où ils lui servaient un verre de thé brûlant. On se disposait sur des tabourets alignés le long des murs. Le tailleur, le maître des lieux, était assis sur une natte, à même le sol. Il ne disait rien, se contentant d'écouter la conversation, tout en tirant sur le fil, un projet de djellaba recouvrant son giron.

Après la première gorgée de thé, le cycliste faisait claquer sa langue en signe d'appréciation, hochait la tête et prononçait quelques mots, les premiers de la journée, ceux qui allaient donner le ton. C'était parfois des termes techniques, le pignon, la jante, le garde-boue, qu'il prononçait « biniou », « chanta », « grad'bou ». Parfois, c'était plus mystérieux :

— Campagnolo, disait-il.

Les oisifs se regardaient, vaguement inquiets. Campagnolo ?

Le cycliste faisait alors un cours magistral sur cette marque de... de quoi, au fait ? Peut-être de chaîne ? De roulement ? De dérailleuse ? Peu importe. Le cycliste était un *nominaliste*. Il croyait que le nom était plus important que la chose, que si Campagnolo avait un jour fabriqué un charroi plus efficace que d'autres, alors c'était *ad vitam aeternam* que Campagnolo était le meilleur, par la vertu du seul fait qu'il s'appelait Campagnolo. On lui aurait objecté une autre marque, un innovateur diabolique, les Japonais, il aurait haussé les épaules, plein de mépris. Ho, c'était qui, le cycliste, lui ou toi ? Qui c'est qui savait ? Hein ?

Les jours de fête, il racontait des batailles épiques, des performances inouïes, des champions qui avaient franchi le col du Tizi n 'Test en faisant le poirier sur leur guidon. Inévitablement il parlait d'El-Gourch (il l'avait vu un jour, de ses yeux vu). Les dieux de l'Olympe, c'était de la petite bière à côté d'El-Gourch. Ah... Lui, lui... Les mots manquaient. Finalement, il n'était plus besoin de raconter quoi que ce soit. Tous les exploits du héros finirent par se condenser dans son

nom, qui claquait comme une oriflamme par jour de grand vent, et il suffisait à notre cycliste de prononcer d'une voix forte : « El-Gourch ! » pour que chacun se tût, écrasé par l'ombre du routier immense.

Son morceau de bravoure, c'était le jeune Nejjarî gagnant l'étape d'Agadir, dix ans plus tôt.

— J'ai pleuré, ce jour-là, révélait-il pour la centième fois.

Il montrait du doigt son oreille, contre laquelle il avait pendant une heure plaqué son petit poste de radio, tout le temps que l'étape se courait. Les oisifs regardaient l'oreille. Ah ! Nejjarî à Agadir... Il ne fallait surtout pas suggérer au cycliste que cette victoire du régional de l'étape avait été, peut-être, lin petit peu arrangée ; que les équipes bulgares, russes et tchécoslovaques qui faisaient la pluie et le beau temps sur le Tour du Maroc avaient laissé Nejjarî gagner, pour faire plaisir aux autochtones.

La moustache du cycliste frémissait de colère.

— Jamais !

Nejjarî avait battu les Popov et les Symanski à la loyale. Il avait gagné parce qu'il était le plus fort. Parce qu'il était porté par tout un peuple. *Parce qu'il était le peuple.*

Il n'y avait pas que l'épopée, les exploits, El-Gourch et Nejjarî. Parfois le cycliste se faisait bucolique, il racontait des virées du côté d'Azemmour, des côtes avalées comme en se jouant, des siestes dans l'herbe, tellement méritées. Et les œillades sous les *haïks* de mousmés émues par le mollet du vélocipédiste.

Après la halte chez le tailleur, l'homme s'en allait vers de nouvelles aventures, non sans avoir salué son public. Les oisifs se rasaient sur leur tabouret, dans la boutique. Lui disparaissait au coin de la rue, concentré, souple et tout à fait pédestre.

Chose étrange, ce cycliste, jamais personne ne le vit juché sur un vélo, ni même à proximité immédiate d'une de ces petites machines mutines. Quand ce fut mon tour d'aller hanter l'antre du tailleur, je ne manquai pas de mettre les pieds dans le plat. C'était quoi, ce cycliste sans cycle ? On me regarda avec commisération. Pied-tendre, petit blanc-bec, sache que notre héros posséda un vélo, il y a longtemps de cela, avant même l'année du typhus. C'était la prunelle de ses yeux, cet appareil, c'était sa fierté, son bonheur de tous les jours. Il fallait voir comment il l'astiquait, chaque matin, avec amour. Puis sa mère tomba malade. Il lui fallait subir une opération qui coûtait très cher. Toute la famille chercha d'urgence à lever quelques centaines de mille, mais en vain. Personne n'était preneur du galetas, de la poule étique ou de la ferblanterie. Le temps pressait, il fallut se rendre à l'évidence : seul le vélo et ses chromes avait valeur d'échange. Il vendit l'ensemble à un Français et porta l'argent au chirurgien. Sa mère mourut quand même, mais le cycliste n'avait pas tout perdu : il avait

gardé la pompe à air.

Des années plus tard, je me liai d'amitié avec l'un des fils du cycliste. Un jour qu'il était porté aux confidences, il me révéla que son père n'avait jamais possédé le moindre vélo. Il était bien trop pauvre pour cela. Le reste, c'étaient des légendes, que des menteries.

— Et la pompe ? Je l'ai vue, je n'ai pas rêvé.

— Il l'avait achetée avant d'avoir la bicyclette. Mais il n'a jamais pu se payer la bicyclette elle-même. Remarque que la pompe a bien servi à quelque chose : c'est la seule chose que j'ai héritée de lui. Si tu veux, je peux te la montrer. Je l'ai encore quelque part, à la maison.

— Maintenant que j'y pense, je ne t'ai jamais vu sur un vélo, toi non plus.

— Pour quoi faire ? Ces maudits engins m'ont gâché mon enfance.

— Des trucs qui n'existent pas t'ont gâché ton enfance ?

— Ben oui. C'est les pires.

Le fils du cycliste s'en alla, vaguement mélancolique. Il marchait à petits pas, légèrement voûté, les jambes en arc de cercle.

L'arbitre des élégances

On descendait de la montagne, tous — sauf Boutaleb. Lui, il descendait d'un arbre. Je vis la chose chez lui, un jour qu'il m'avait invité à dîner (je raconterai la villa un autre jour). Son père déroula sous mes yeux le parchemin auguste qui donnait à sa famille des droits sur à peu près tout, à peu près partout. Ils étaient chérif, *chourfa* au pluriel, une longue litanie d'hommes qui se refilaient sans faiblir les gènes du géniteur parfait : le Prophète, pas moins.

Nous les autres, on ne savait pas trop qui on était. Origines floues, lointaines dès hier, perdues. Ancêtre : un chacal ? Les parents étaient illettrés, les grands-parents ne se souvenaient de rien. Ils tentaient d'affabuler, s'inventaient parfois du chérif en amont, murmuraient le nom d'un caïd célèbre en sa *khaïma*. Mais l'arbre ? Le document ? L'irréfutable ? Pas le moindre. Je béais devant le parchemin du père Boutaleb, je touchais d'un doigt hésitant les branches sur lesquelles des vicomtes se tenaient perchés.

Des années plus tard, à Paris, j'aurai la tentation d'aller voir un généalogiste.

— Monsieur, pouvez-vous me faire remonter jusqu'à Abraham, jusqu'aux douze fils d'Ismail, jusqu'à Noé ?

Enfoncés, les Boutaleb, qui ne remontaient qu'à Mohamed.

Ma branche, plus longue que la tienne.

Mon rameau...

Mais bref, à Casa, je béais donc. Et de retour à l'internat, après ma sortie chez les riches, je racontai au peuple ébaubi l'arbre. Ils puisèrent dans cette révélation un respect infini pour l'ami Boutaleb, ce qui me consterna car ce n'était pas l'effet voulu. J'étais *in petto* tout à fait communiste, mon livre de chevet étant une biographie de Carlos Marx publiée à Cuba. En révélant l'arbre, je croyais provoquer du rejet, de la haine de classe bien suinteuse, du rictus vindicatif. Pas du tout : les montagnards révéraient le chérif, à tout hasard : ces gens ont la baraka. Une bénédiction de chérif, ça ne se néglige pas, les concours d'admission aux Grandes Écoles n'étaient pas loin.

S'il faut que j'explique : à l'époque, les meilleurs élèves des lycées marocains étaient admis à l'internat du lycée Lyautey de Casablanca, où, couvés par la Mission universitaire et culturelle française, ils se préparaient à prendre d'assaut Polytechnique ou l'École des mines de Paris ou, à tout le moins, quelque école de province.

A quelques exceptions près, ces « meilleurs éléments » étaient des montagnards qui n'avaient jamais rien vu mais qui, inexplicablement, mystérieusement, miraculeusement, pouvaient résoudre les équations les plus vicieuses, savaient dériver et intégrer jusqu'aux puissances dernières et jonglaient avec (π et e et tous les nombres transcendants.

À part ça, ils ne savaient rien du monde. Je me souviens d'un Raouf qui arrivait du Jbel Toubkal avec la réputation de pouvoir résoudre les problèmes les plus ardues. Ce même Raouf me serra nerveusement le bras lorsqu'il vit un immeuble. Oui, un immeuble. Nous étions allés nous promener le lendemain de son atterrissage à Casablanca. Pas loin du lycée se dressait un immeuble de dix-sept étages. Raouf me malaxa le muscle, effrayé par le building. Il n'en avait jamais vu d'aussi grand. Il resta un bon quart d'heure à tourner autour, à se dévisser le cou pour apercevoir les nuages, par-delà la façade. Puis il tint à essayer l'ascenseur. Roux et Combaluzier nous projetèrent vers les hauteurs. Raouf s'accroupit, effrayé et ravi. C'était son baptême de l'air.

Boutaleb, lui, venait de passer le week-end à New York. Les deux garçons s'assirent l'un à côté de l'autre pour suivre le premier cours de physique : on y parlait de la relativité du temps et de l'espace. Tout cela s'exprimait par d'élégantes équations que Raouf n'avait aucun mal à décortiquer.

Il y avait vingt montagnards dans notre classe, un type assez falot, quelques Français et Boutaleb. Oublions les Français. Le type assez falot (c'était moi) observait avec fascination le déroulement des événements. Soit une planète qui entre en interaction avec un amas de planétoïdes d'un tout autre alliage : quelle trajectoire décrira-t-elle ? Sera-t-elle engloutie par l'amas ? Y aura-t-il fusion, réfraction, répulsion ? Comment tout cela finira-t-il ? Problème insoluble, selon Poincaré. Point du tout : j'avais le problème sous les yeux, il suffisait d'attendre.

Puis je fis l'erreur de leur parler de l'arbre. Ils devinrent respectueux, à la limite de l'obséquiosité. Ils se mirent à copier leur propre petit chérif dans tout ce qu'il faisait, et d'abord dans le vêtement. Cela semblait une gageure. C'en eût été une sans Chicago.

Dans l'ancienne médina de Casablanca il y avait une ruelle, connue sous le nom de Chicago, qui s'ouvrait au milieu d'un coude étroit de la rue centrale. On y achetait pour pas grand-chose de la fripe détournée par des voleurs organisés. Des conteneurs de vêtements usagés arrivaient au port, donnés par des on ne sait qui compatissants, des gens d'Europe ou d'Amérique, probablement émus par notre grand dénuement. Le contenu des conteneurs s'évaporait sur le quai et se rematérialisait à Chicago. Nos montagnards allaient y acheter des vêtements qui ressemblaient à ceux de Boutaleb.

Pendant les premiers mois de l'année scolaire, tout ce beau monde fut très élégant : Chicago fournissait à la Montagne de quoi singer le chérie le quel s'habillait sur mesure chez un Juif habile.

Vers le mois de décembre, je notai toutefois un certain relâchement dans la mise du Brummel de nos récréés. Un jour, il laissa flotter sa chemise au-dessus de son pantalon. Ce crime impardonnable fut

commis à midi, en face du réfectoire. Le soir même, les chemises volaient au vent mauvais, tous les condisciples de Boutaleb ressemblaient à autant de fantômes multicolores. On se mit à comparer la traîne, le claquement sec du sirocco dans le tissu, l'ampleur de l'enflure lorsqu'on courait.

Une semaine plus tard, il fut appelé au tableau par madame Mercier, pour expliquer la cycloïde de Pascal. Nous constatâmes qu'il avait retroussé les jambes de son pantalon jusqu'à mi-mollet. Le lendemain, les montagnards descendirent du dortoir attifés comme des cyclistes, le mollet bien en évidence, au-dessus de la chaussette en tire-bouchon.

La déchéance s'accéléra.

Le printemps venu, Boutaleb en était à assortir un bas de jogging avec un blazer, un faux futsal Fila avec une Lacoste orange. Le dandy s'était dédandysé. Les montagnards suivaient, le naturel reprenant ses droits, eux tout joyeux d'être à la page sans trahir leur grand-père.

De désespoir (présumé-je), il porta la main sur lui : il cessa de se raser. Vingt rudes gaillards jetèrent leur Bic jetable et la barbe régna sur le cours de madame Mercier, qui n'osait plus lever les yeux.

Lorsque le mois de juin arriva, la classe de mathématiques supérieures du lycée Lyautey ressemblait à une parade de paysans du Kentucky visitant le gay Paris.

Un jour que j'étais assis à l'ombre sur un banc, attendant que vienne l'heure d'une épreuve de physique, je m'enhardis à demander à Boutaleb les raisons de sa chute dans le maelström du mauvais goût. Si encore il s'y était précipité tout seul... mais n'avait-il pas remarqué que tous les autres l'imitaient ?

Il me regarda, stupéfait.

— Mais... au contraire ! C'est moi qui les copiais !

— La chemise hors du pantalon, ce jour-là.

— Mais c'étaient eux... Juste avant midi... Ils jouaient au foot, ils portaient tous la chemise sur le pantalon, pour ne pas être gênés dans leurs mouvements, je suppose.

— Le pantalon retroussé...

— Mais Raouf ! Mais Nagi ! Ils retroussaient ! Je n'ai fait que suivre.

— Le faux Fila...

— Acheté à Chicago, comme eux !

Et soudain je compris tout, l'éternel malentendu, l'explication du fameux problème des planètes.

Boutaleb, sans doute mal dans sa peau, faisait tout pour entrer dans celle des autres, pour se fondre dans la masse. Mais la masse fondait sur lui, avide, inquisitrice, cherchant un prophète.

Montre-nous, ô chef, ô chérif, ce qu'il faut porter, ce qu'il faut dire,

ce qu'il faut penser !

Toutes les expériences du monde

Il naquit Jumeau d'un roi futur, fut maudit pour cet instant, venu trop tard dans un siècle trop vieux (d'une minute). On l'escamota, le cacha, il fut enfoui, ne sut s'enfuir. Un masque de métal déroba ses traits aux yeux du monde et le monde n'en sut rien, sauf celle qu'il engrossa. Elle le sentit passer.

Il ne faisait d'ailleurs que cela. Tant de malheurs lui firent quitter son temps et, attiré par les lumières de la ville, il s'engagea dans la course du rat. Il prit un raccourci familier, la politique. Il fut député, pas de temps pour la famille, remords comme une morsure, il acheta des nounours gigantesques dans les aéroports et les déposait — tout doucement — sur le lit de sa fillette endormie.

Mais sa femme ? Oh ! Mille figures... Il fut mari jaloux, possessif, l'œil sombre, le soupçon prompt et souvent injuste — et il se délecta d'être dans son tort. Puis il fut ce qu'on appelle « compréhensif », ne voyait mie, ne s'étonnait de rien, tenait la chandelle, éteignait la lumière. C'était un autre siècle. Le bourgeois régnait, il fut bourgeois, il fut ventre, il fut panse, ne rêva plus, sinon du Million. Ce Million, il le jeta dans l'agio, dans la bataille de la Bourse, le moment venu. Il ruina des spéculateurs, s'enrichit encore plus et davantage et entretint une danseuse. Elle le fit tourner en bourrique.

Le dégoût le prit. L'argent, le vil argent !

Est-ce pour cela que des empires se créent ?

Il fut stylite, se jucha sur des rocs, habita le haut de colonnes austères, tutoya Dieu et les archanges.

Quarante ans plus tard (ou était-ce quinze ?), il descendit de sa colonne, dégringola plutôt, illuminé par cela : que le Verbe était tout, la colonne pas grand chose.

Alors, il entreprit de *tout* dire. Il eut en effet cette intuition : les mots manquent, les adjectifs s'imposent, la langue force à énoncer, c'est un carcan. Hors des mots ! Il hurla *a*, et puis *aaaaaa*, recouvrit le monde d'un mélisme sur ce *a*, puis dit *b*, puis *c*, jusqu'au bout. Commencèrent alors les lettres d'autres langages, les *i* plusieurs du grec, l'y du suédois, des râperies bien arabes, de fines variations où l'on dit *fu* dix fois et cela fait une phrase. Il envia le chien, qui siffle en silence dans les infrasons, et le tuba ample qui ébranle les murs et les fait se tordre. Que n'avait-il l'infini des fréquences ! Il pleura ce manque — toujours des barrières à l'ambition ! Et nous sommes, dit-on, à l'image de Dieu. Pauvre image.

Il haussa les épaules. Peu importe de dire le monde — il faut le changer ! Il fut révolutionnaire, fit imprimer des brochures et des pamphlets, prit sa part dans le grand bouleversement des choses.

Il bondit sur des tables, harangua les foules, haussa le ton jusqu'à

l'injure et la promesse d'Édens dorés. Il fomenta et il couva. Il inspira, conspira, puis expira quand la police s'abattit sur lui et les conjurés ses amis. Laisse pour mort, il ressuscita par l'ingestion de philtres administrés par des orphelines aux yeux doux. Ce furent ensuite des fuites et des retraites et des recoins. Et toujours, la tendresse d'une femme, lorsque harassé il arrivait à reculons.

Il entra dans la clandestinité. Barbe postiche, pseudonymes, rendez-vous périlleux.

Arrêté, il subit la question, parla, ne parla point, inventa une vérité invraisemblable, fit le croquis de son bourreau, cracha à la face d'icelui. Au fond d'un cul-de-basse-fosse, au fond d'une fosse, dans un trou, une cellule, il rencontra un abbé à bout de course qui lui révéla un plan. Il prit d'abord le temps de griffonner des *Écrits de prison* à l'encre sympathique, s'évada, plongea dans le grand bleu tel Houdini dans un sac de jute, tel un papillon dans un scaphandre de toile. Il parvint au rivage, épousa, vengea, récupéra.

D'autres fois, il fut haï des foules. Ce fut parfois une douce délectation. Des femmes lui crachèrent au visage, on lui porta un coup de canif, la haine était palpable.

Et la revanche n'était pas loin.

Il conquît ! Ce furent alors de belles chevauchées dans les steppes de l'Asie centrale. Il franchit la barrière formidable de l'Hindu Kush, inventa des guerriers volants. Il massacra, avec réticence, avec retenue, car ces boucheries faisaient saigner son cœur sensible. Mais il se consola dans les bras de Roxane et puis, c'étaient des temps barbares.

Dégoûté des conquêtes et de leur sillage d'horreur, il s'installa à Paris. Il habita des chambres d'hôtel, voyageur immobile, riche d'un simple nœud pap' et d'amitiés indestructibles. Il eut de belles étrangères qu'il séduisait dans toutes les langues, qu'il réduisait à quia, qu'il déduisait dans son alcôve. Jamais il ne décela en aucune femme le moindre mystère.

Il eut pourtant des velléités de dire l'éternel féminin. Le trouve-t-on dans des objets ? Fume-cigarette, frou-frou, linges divers... Des mots l'obsédèrent. *Words, words, words...* Puis ce furent des répliques, des phrases qui cinglent, des paradoxes, des injures si fines qu'elles ne faisaient qu'effleurer, en apparence, lors même qu'elles tuaient.

Les femmes, la métaphysique, comment les dire...

Ecrivain ! Il se ferait écrivain... Il décida de composer l'œuvre majeure, le grand roman moldave, les lignes qu'on trace dans les siècles comme en de la cire molle. Il attendit des nuits entières, les yeux ouverts, que surgisse l'inspiration. Elle se fit attendre. Mais enfin, elle vint, de très mauvaise grâce. Elle le dégoûta profondément. Alors, il pensa à la mort. Partir comme on se lève d'un festin, repu et sans

regrets. Il peaufinait son mot de la fin : *Mehr licht*, rembourse à Tartempion un coq, je meurs sans haine pour le peuple allemand, il ne savait que choisir.

Je l'ai bien connu, cet homme extraordinaire. Il enseignait le français dans un collège, à Fqih Ben Salah. Timide, légèrement voûté, il passait mélancolique dans la cour. Il parlait peu, osait à peine sortir.

Sa passion, c'était la lecture.

L'oued et le consul

Le consul de Finlande s'en alla dans le Grand Sud montrer à sa femme les beautés du monde. Tôt débarquée de ses contrées lointaines, encore endormie, elle fut menée jusqu'à Marrakech par son mari le diplomate, qui loua une Jeep étincelante d'arrogance. Faisant fi des avis, il s'en fut à midi, sous un soleil de feu. Sur les routes, elle, la belle dame à l'écharpe, Isadora réincarnée, lui, l'aventurier au long cours, l'intraitable des Traités, ils fi laient, riant en finlandais, et disant de belles choses, mais un peu méprisantes, un peu condescendantes.

Il lui parla de ce peuple attachant, mais parfois gentiment escroc, auquel il ne fallait accorder que le minimum de confiance.

— Je les connais, ma chère. « Laisse-les parler et n'en fais qu'à ta tête », c'est ma devise.

Il fit gronder le moteur de la Jeep, pour le plaisir.

Sa femme lui demanda si les Marocains se déplaçaient en Jeep, dans le Grand Sud. Il éclata de rire.

— Mais non, ils vont à pied ou à dos de mule.

Il lui montra au loin des silhouettes de centaures qui trottaient à flanc de colline.

Vers la fin de la journée, le couple arriva au bord d'un oued, c'est-à-dire qu'ils virent une espèce de ravin qui interrompait la route et les empêchait d'aller plus loin. C'était fâcheux, cet abîme, qu'il allait falloir traverser, d'une façon ou d'une autre. La pente qui y menait était assez rude. Le consul descendit de la voiture et marcha jusqu'au bord du lit sec. Il s'accroupit, tâta le sol puis se releva, un large sourire éclairant sa belle face d'aventurier racé. Il revint en se frottant les mains.

— Pas de problème, surtout avec un 4 x 4.

Il tapota les flancs de sa monture, pas peu fier. Ayant grimpé de nouveau sur son trône, il vit s'approcher un jeune garçon qui lui dit quelque chose dans un mauvais français mâtiné de dialecte berbère, avec force signes. Le consul secoua la tête, indiquant qu'il ne comprenait pas ce qu'on lui voulait. Un autre garçon accourut, suivi d'un homme très pauvrement vêtu et qui s'appuyait sur une canne, et ils faisaient tous deux de grands gestes.

— Que nous veulent-ils ? s'inquiéta la femme du consul.

— Je crois qu'ils ne veulent pas qu'on traverse ici.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. C'est peut-être un endroit sacré ?

Le diplomate engagea la conversation avec le jeune garçon qui l'avait abordé en premier. Il finit par comprendre que l'autre le mettait en garde contre le fleuve.

— Quel fleuve ? se demanda le consul.

— Quel fleuve ? lui demanda sa femme, lorsqu'il eut traduit.

Ils regardèrent la tranchée qui semblait s'étendre d'est en ouest, du plus loin qu'on pût voir. Elle était sèche, ne charriait rien sinon, peut-être, des souvenirs. Les deux Finlandais, qui venaient d'un pays où l'on trouve mille lacs, se regardèrent.

— Ces gens se moquent du monde. Je ne vois pas la moindre goutte d'eau, il n'a pas plu depuis des lustres, c'est dans leur tête que coule la rivière. Les malheureux.

Les deux garçons et le vieil homme restaient debout, silencieux, alignés devant la Jeep, formant une barrière très humble. Le vieillard gardait la bouche ouverte. Elle était entièrement édentée, c'était une sorte de trou rose dans sa face brune. Un léger filet de salive en dégoulinait. Une taie recouvrait son œil gauche. À le regarder, la femme du consul faillit se trouver mal. Elle eut soudain une inspiration.

— Ils veulent peut-être qu'on passe la nuit ici ? Et si c'était des... des...

Elle ne trouvait pas ses mots, s'énerva.

— Enfin, tu vois ce que je veux dire, ils sont sans doute envoyés par le tenancier de l'auberge du village.

— Ah, des *rabatteurs*, tu veux dire.

Le consul réfléchit un instant puis haussa les épaules. Des rabatteurs ? Pour quelle auberge ? Quel village ? Il n'y avait qu'immensité poussiéreuse à perte de vue. On devinait une ou deux cahutes au loin, faites de boue séchée sans doute; en tout cas ce n'était pas le genre d'endroit où on loge des Chrétiens. Tout cela lui semblait grotesque. On n'oblige pas les gens à faire escale dans des bleds perdus alors qu'ils ont encore toute la journée devant eux. C'en serait fini de sa *moyenne*. Pour en avoir le cœur net, il demanda, en français :

— Y a-t-il un hôtel, ici ?

Le jeune garçon éclata de rire et les autres l'imitèrent, sans trop savoir pourquoi.

— Non, il n'y a pas d'hôtel, mais vous pouvez dormir chez nous. À la maison. Vous êtes les bienvenus.

Le consul traduisit en finnois à l'usage de sa femme. Elle haussa les épaules.

— C'est bien ce que je pensais, ils voient des touristes, ils veulent les plumer. Allons-nous-en.

Elle se rencogna sur son siège et se mit à boudier ostensiblement. Son mari remit la voiture en marche. Les autochtones se remirent à faire de grands signes, de l'espèce « on ne passe pas ! »,

— Allez, c'est bon, poussez-vous, leur cria-t-il. Allez, *oust, oust* !

Les deux garçons et le vieillard s'éloignèrent sans insister. La Jeep

avança, belle de verre et de métal, lâchant un feulement satisfait. Elle était maintenant au milieu de la tranchée. Le consul apprécia cet instant d'éternité, ce moment précis où l'homme et sa monture savent qu'ils vont triompher de l'obstacle. Il ne restait plus qu'à donner un dernier coup de reins, pour grimper hors de l'ornière.

C'est alors qu'il entendit un grondement sourd qui semblait venir de l'est. Il tourna la tête mais ne vit rien. Il remarqua toutefois qu'un mince filet d'eau courait maintenant sous les roues de la Jeep. Le grondement s'amplifia. Le consul tenta d'accélérer, mais les roues de la voiture se mirent à patiner. Sa femme se recroquevilla sur son siège, effrayée, sans trop savoir pourquoi. Le bruit s'amplifia. Se tournant vers la gauche, d'où le grondement venait, ils virent un haut mur de boue et d'eau qui se ruait sur eux.

Le flot furieux emporta l'homme, la femme et l'équipage. Perchés au plus haut d'une colline, les Berbères virent disparaître cette vague qui venait de loin et qui, d'une seule ruée, mit fin pour toujours au bel allant du consul et de sa femme.

Le loubard

C'était un soir d'été, il faisait chaud, j'attendais le métro à Montparnasse en lisant *Le Monde*. J'étais en paix avec la planète, ayant tout juste fait un sort à un couscous royal et discuté le bout de gras avec une amie très tendre. Quatre jeunes hirsutes grimpèrent les escaliers quatre à quatre, dans un grand bouillonnement de muscles et de chevelures, et poussèrent des cris d'Iroquois en m'apercevant. Bah... Que jeunesse se passe. Mais voilà qu'ils s'en vinrent m'entourer, comme des basketteurs leur *coach*. Je n'avais pas grand-chose à leur dire, pourtant. J'aurais pu leur donner quelques conseils pour conduire leur existence. Mais écoute-t-on les conseils d'autrui ? Trois d'entre eux me regardaient d'un sale œil. Le quatrième, je ne sais pas, il portait des lunettes de soleil. Des lunettes de soleil, dans le métro, le soir : j'étais perplexe.

— Moi, j'aime pas les keums qui lisent, renifla l'un.

— Ouais, dit un autre. Ouais, ouais.

— Ouais, ajouta le troisième.

L'homme-aux-lunettes (Chef ? Exécuteur des basses œuvres ?) avança la main et énonça :

— Donne !

— Pardon ?

— Aboule le fric !

Je pris mon porte-monnaie dans ma poche revolver (j'aurais tant aimé prendre mon revolver dans ma poche monnaie) et le lui confiai en dépôt.

Les quatre fils de butin s'éloignèrent en ricanant. Je repris ma lecture, un peu plus pauvre.

Il y avait, en tout et pour tout, cinq francs dans mon porte-monnaie. Je ne suis pas fils d'archevêque ni de grand industriel, et je vivais, à l'époque, d'une bourse d'études du gouvernement français. Reconnaissance éternelle, certes, mais il faut bien dire que le superflu n'entrait pas dans l'équation.

Le métro n'arrivait toujours pas.

Soudain, l'un des loubards réapparut dans mon voisinage. Il ne ricanait plus, il faisait sautiller la pièce de cinq francs dans sa main, l'air perplexe.

— *Tiens*, dit-il en écartant le journal, *les voilà !*

J'en ai pleuré d'attendrissement : un loubard qui cite Victor Hugo,

et c'est sur moi que ça tombe !

Le tyran et le poète

Lorsque le tyran le fit convoquer, à l'aube, Saïd Ahmed se retira dans sa chambre, se déshabilla entièrement et se vêtit d'un linceul immaculé. Il s'allongea ensuite sur son lit, ferma les yeux et voua son âme à Dieu. *Toi dont la miséricorde est infinie...* Après quelques instants, il se releva en geignant, ôta son linceul et remit sa culotte — tout cela était exagéré, et puis le blanc ne lui seyait pas. Il se rassit pour mieux réfléchir.

Du coin de l'œil, il aperçut son téléphone portable Samsung 5200X et se souvint qu'on était dans les Temps Modernes. Ah, tout n'était pas perdu.

Oui, mais la veille encore, deux bougres avaient été pendus sur la place publique.

On ne savait pas vraiment en quel siècle on vivait.

Le message avait été bref, mais clair.

« Il devait se trouver à 14:00 à la porte est du Palais. Là, on s'occuperait de lui. »

S'occuperait ?

Saïd Ahmed était poète, de l'espèce officielle. Doté d'une mémoire prodigieuse, il connaissait des kilomètres de sucreries diverses qu'il débitait à la commande, sans même y réfléchir. Il prenait son luth comme d'autres leur hache. Il taquinait la Muse comme on viole l'Orpheline. Il faisait dans la commémoration, le dithyrambe, la joie à date fixe. Avec cela, d'une prudence de chat persécuté. Il craignait tant de déplaire qu'il poétait à vide. Jamais un mot plus haut que l'autre, jamais une strophe sans catastrophe, pas le moindre hapax. Il plaçait toujours une colombe dans chacun de ses poèmes, pour apaiser l'ire éventuelle du lecteur ou détourner son attention. Il connaissait le nom de toutes les fleurs. Souffrant d'allergies diverses, il les haïssait en bloc et en détail, mais il s'en servait pour donner du corps à ses descriptions du Paradis, où il ne manquait pas d'envoyer ses commanditaires à la fin du morceau. Des flots de parfum se déversaient de sa plume, musc, patchouli, myrrhe et encens, et même la mystérieuse *pastille du sérail* qu'il avait découverte dans une relation ancienne de voyage dans la Porte; et tant de turquerie pour rien, il avait constamment le nez bouché.

Le taxi le déposa à l'entrée du Palais. Le poète en franchit l'entrée et s'arrêta dans une espèce d'avant-cour où quelques Bentley étaient parquées comme autant de juments placides. Il héla là la garde et la garde se précipita sur lui, prête à cogner, hargneuse. Il se fit connaître, personne ne le connaissait, il montra sa convocation, personne ne

savait lire, il la lut à haute voix, le ton changea, et les archers se mirent à rajuster ses vêtements. Ils lui donnaient de petites tapes sur les épaules pour rectifier sa position, lui dérangeaient les cheveux, lui soufflaient dans les oreilles, lui fourraient un doigt ici et là, oui, oui, même là. Le protocole exigeait ce procédé, il fallait arriver à une certaine uniformité de la gent qu'on présentait au Chef, car eux sont communs et lui exceptionnel. Le tripotage réglementaire fit son effet : le peu d'assurance que Saïd possédait encore s'envola. Ce fut une loque qu'on introduisit dans le Bureau, où on lui ordonna d'attendre.

Il attendit pendant une heure, les fesses effleurant à peine la chaise qu'on lui avait indiquée. Il n'osait pas bouger car il y avait des miroirs partout et qui sait si le Chef suprême ne l'observait pas, caché derrière une glace sans tain ? Comment lui montrer que lui, Saïd, était innocent ? Il s'efforça de se composer une tête d'innocentissime, mais ne réussit qu'à ressembler à un imbécile terrorisé.

Une porte s'ouvrit derrière lui. Il n'osa pas se retourner et continua à regarder dans le vide. Soudain il ressentit une présence, sur sa gauche. Il jeta un coup d'œil et faillit défaillir. Le Tyran était là et le Tyran le regardait. Le poète se liquéfia, ses fesses glissèrent sur la chaise et il se retrouva par terre. Il tenta de se relever mais les jambes lui manquèrent et ce fut à genoux qu'il saisit la main que l'Homme lui tendait et la baisa, la couvrant de larmes et de morve, demandant grâce à tout hasard.

Le Tyran s'essuya discrètement la main et alla s'installer derrière son bureau. Il regarda pendant une bonne minute l'espèce d'homoncule qui maculait son tapis. Puis il annonça, d'une voix de baryton contrarié :

— Je vous ai fait convoquer parce que vous êtes notre meilleur poète. C'est du moins ce que prétend le chef du vingt-deuxième bureau dans un rapport qu'il m'a remis la semaine dernière.

Le Tyran, qui s'appelait Cogneur Massacre-Tue-Tue-Tue, prit un air modeste et s'efforça de sourire, en baissant les yeux.

— En fait, le vingt-deuxième bureau vous classe deuxième poète du pays, mais passons.

Saïd eut un sursaut de fierté professionnelle et il s'entendit demander, d'une voix mal assurée.

— Et qui est le premier ?

La face du Tyran, qui se piquait lui-même de poésie, vira au rouge, ses lèvres se mirent à trembler, mais Saïd Ahmed, qui s'était rendu compte de l'énormité de sa bourde, s'empressa d'ajouter :

— ... si ce n'est vous, Monseigneur ?

Cogneur esquissa un sourire bienveillant et continua :

— Selon le rapport du vingt-deuxième bureau, vous produisez en moyenne 3,47 poèmes par jour, avec des pointes lors des fêtes nationales et de Notre Anniversaire. L'an dernier, vous avez atteint 5,88 p/p/j pendant le mois de juillet...

— ... mois béni qui a eu l'insigne honneur de vous voir naître, Seigneur...

(Cette interruption n'était pas une marque de flagornerie de la part du poète. Le protocole exigeait qu'on prononçât cette formule dès que le mois de juillet était mentionné. En fait, nul ne savait quand le président Massacre-Tue-Tue-Tue était né et juillet avait été choisi au hasard.)

— ... et même quand la muse se fait désirer, vous ne descendez jamais au-dessous du quota minimum établi par l'Union des Poètes, soit...

Cogneur ouvrit un dossier et consulta quelques tables.

— ... soit 1,21 p/p/j. C'est bien, Saïd, c'est très bien.

Le poète fit pipi dans son *seroual*. Cogneur ne s'aperçut de rien et continua.

— Je vous envie, Saïd. Si, si. Vous avez le temps de vous livrer à votre passion. Ah, le temps, le temps, l'unique luxe ! Moi, je ne puis, hélas, poéter comme je le voudrais car je veille jour et nuit aux destinées de notre pays, j'ai fait don de ma personne à notre Déserstan éternel. Pour cela, j'ai tourné le dos à ma vocation naturelle, la poésie, mais je ne regrette rien car je sais que mon peuple a conscience de l'ampleur de mon sacrifice.

« Et en plus, il veut qu'on l'aime », pensa Saïd Ahmed. Puis il fut terrifié par sa propre audace et se ratatina sur sa chaise. Heureusement, CMTTT ne pouvait lire dans ses pensées. Il ne s'était même pas rendu compte que son vis-à-vis était en train de penser, étant lui-même entouré le plus souvent par des eunuques-du-haut, des courtisans qui avaient subi l'ablation du cerveau pour mieux le servir.

— Bref, je vous ai convoqué pour la raison suivante. J'ai, il y a plusieurs années déjà, commencé un poème qui sera un jour mis en musique et deviendra notre hymne national. Malheureusement, je ne peux trouver le moment de calme et de tranquillité qui me permettrait de mettre la dernière main à mon ouvrage. Le temps, le temps, vous dis-je ! Eh bien, c'est vous qui y apporterez la touche finale. Oh ! Le poème est pratiquement fini, il suffit d'y apporter quelques retouches, une rime ou un pied, un iambe ou deux, et le tour est joué. Vous avez quarante-huit heures pour cela.

Cogneur Massacre-Tue-Tue-Tue se leva et tendit la main à Saïd, qui se rua sur elle, les lèvres en avant.

— Mon chambellan vous remettra mes notes. A vous d'en faire un poème immortel.

Le tyran s'en fut.

Le chambellan s'en vint, à pas lents, gonflé d'importance. Il apportait, sur un plateau d'argent, un petit coffret en bois de thuya, serti de pierreries et de nacre. Le coffret ouvert, le chambellan en sortit avec précaution un rouleau de papier hygiénique. Il en remit une feuille à Saïd, sans un mot, salua et tourna les talons.

Le poète se mit à examiner la feuille. Elle était couverte de force gribouillis, ratures et repentirs. En s'appliquant, il déchiffra péniblement deux mots. Le premier était *gazelle*. Bien. On était en terrain connu. Le poète sentit son assurance renaître. Le deuxième mot était *kalachnikov*. Il eut beau examiner le papier sous tous les angles, il ne portait que ces deux mots. Au bout d'un quart d'heure, des gardes vinrent escorter Saïd jusqu'à la sortie. Il quitta le palais avec la gazelle et le kalachnikov sous le bras.

Après s'être confectionné un énorme pot de thé et avoir fumé dix cigarettes turques, le deuxième poète du Déserstan se mit à l'ouvrage. Sa plume volait sur les feuilles de papier qu'il avait disposées sur son bureau.

Gazelle, kalachnikov.

Gazelnikov.

Kalach'nik gazelle ov.

Mazel Tov.

Hmmmmmm.

*Dans les savanes infinies où la colombe
erre La gazelle broute...*

Oui, mais la mitraillette ?

Il eut brièvement la vision d'une bande de pygmées ouvrant le feu sur un troupeau de gazelles, mais il secoua la tête. Non, non, pas de pygmée dans un poème, ce serait trop novateur. On fusille des aèdes pour moins que ça. Saïd Ahmed froissa nerveusement la feuille de papier et s'en alla déjeuner.

Au café en face, sous un énorme portrait de CMTTT, il commanda une glace avec une avalanche de crème Chantilly. Le sucre favorisait en lui l'élaboration de la poésie. Il revint chez lui rasséréné.

Bon.

*Dans les savanes infinies où la colombe erre
La gazelle broute sous un soleil de musc.*

Mmouais...

Et s'il introduisait des terroristes dans le tableau ? Supposons des terroristes américains venus poser des bombes sous le séant de notre chef bien-aimé et alors la garde arrive et alors il y a un échange de coups de feu, non, des rafales de mitraillettes (kalachnikov, bien sûr, sinon c'est pas la peine) et alors les terroristes meurent et alors...

Oui, mais que vient faire la gazelle dans ce pugilat ?

Reprenons. D'abord, *soleil de musc*, c'est bien joli, mais c'est idiot car jamais je ne pourrai trouver une rime à musc. Au diable, ce musc, d'ailleurs ça veut dire quoi, le musc, c'est quoi exactement, c'est un liquide, c'est une pâte ?

*Dans les savanes infinies où la colombe erre
La gazelle broute sous un soleil de plomb
Le président dort...*

Non, non, non !

*Le président travaille pour l'avenir glorieux
Du Déserstan, la première des nations.*

Et voilà ! D'accord, « erre » ne rime pas très bien avec le « rieux . de glorieux, mais ce machin est censé devenir hymne national, on le chantera à pleins poumons dans les stades et sur les scènes de théâtre, il suffira d'indiquer une bonne fois pour toutes que « erre » se prononce « errEUH ».

*Dans les savanes infinies où la colombe errEUH
La gazelle broute sous un soleil de plomb
Le président travaille pour l'avenir glorieux
Du Déserstan, la première des nations.*

Et m..., il avait oublié la mitraillette !

Pendant deux jours et deux nuits, Saïd travailla au poème immortel. Rien n'y fit, il ne réussit pas à placer le kalachnikov dans le tableau. De guerre lasse, il décida de demander l'asile politique à la Suède ou aux Pays-Bas. Il remit toutes ses économies à un passeur chevronné qui l'emmena dans les montagnes du Sélénium, lui fit traverser le Tritium aux flots impétueux, l'escamota dans un camion qui traversa le Strontium de bout en bout, bref, trois semaines après le début de son odyssée, il se trouvait en gare centrale d'Amsterdam, où on le dirigea vers un asile de réfugiés politiques. Il n'eut aucun mal à se

faire accorder le statut de réfugié car Cogneur Massacre-Tue-Tue-Tue, en dépit de ses offensives de charme en direction de l'Europe, avait une très mauvaise réputation.

On voit parfois errer Saïd Ahmed dans les ruelles du quartier chaud, à la recherche d'une poétesse aux longs dactyles. Offrez-lui un café dans l'un des bouges qui trouent les murs maculés, il ne sera pas long à vous confier, le sanglot dans la voix :

— Vous savez pourquoi je suis là, à claquer des dents dans ce froid pays, à manger des cochonnailles et à boire de l'eau nitrée ? C'est parce que je n'ai pas pu trouver de rime à kalachnikov...

Khadija aux cheveux noirs

Elle venait du Sud, d'Agadir ou d'Essaouira, je ne sais plus. Elle portait un drôle de manteau, bien coupé mais un peu terne, d'une couleur indéfinissable, dans les tons gris. Ses cheveux noirs et lisses tombaient sur ses épaules. Elle avait le teint pâle, ce qui n'est pas rare chez les habitants du Souss. Ses yeux étaient noirs. Tranquilles. Et tristes.

Elle était belle, mais je ne m'en apercevais pas. Penché sur mes Lagarde et Michard, je touchais du doigt les gravures et c'était Yseut la blonde qui incarnait la beauté des femmes. Le mercredi après-midi, j'allais au cinéma L'Arc et Catherine Deneuve me pétrifiait de sa blondeur inaccessible. Ni chez Homère ni chez Dante ni chez Zola, nulle part on ne trouvait trace de la beauté berbère. Je ne voyais pas Khadija, tout simplement.

On ne savait pas très bien qui elle était. Les internes, mes congénères, ne s'intéressaient pas trop à elle, parce qu'elle n'était pas « marrante », à la différence des trois sœurs Bennis, par exemple, qui nous enchantaient par leur joie de vivre, leurs cheveux clairs qui voletaient au vent et leur pas dansant. La vie de Khadija semblait être une histoire trouble. « Une ténébreuse affaire », me répétais-je, tout heureux de voir Balzac à Casablanca. Son père était un ivrogne (c'est ce qu'on disait), mais il était riche (on en parlait tout bas), il était même, peut-être, proche du Palais (on cessait tout à fait d'en parler). Jamais elle ne donnait son vrai nom. Au lycée, elle était inscrite sous un autre nom, celui de sa mère ou de son oncle, qui sait.

Quant à son adresse... Je sais simplement qu'elle habitait du côté d'Anfa, chez les riches. « Chez les Bennani et les Tazi », comme on disait plaisamment, entre internes fils de rien, boursiers de la République.

En classe, Khadija s'asseyait droite et tendue sans jamais bavarder. Elle répondait avec brièveté aux questions qu'on lui posait. Ses notes la classaient parmi les meilleurs élèves, mais elle n'en faisait aucun cas. La plupart du temps, elle était penchée sur un livre, ses cheveux noirs cachant son visage. Elle avait à l'évidence ses instants déprimants, ses instincts destructeurs. Il suffisait de la regarder. Mais nous ne la regardions pas, nous regardions Catherine Kirshoff ou Maya Bennis qui riaient de toutes leurs dents, en enroulant une mèche de cheveux blonds autour d'un doigt effilé.

Parfois, dans la cour, j'étais frappé par l'idée que Khadija voulait mourir, c'était sûr, à tant fumer, à se remplir avec rage les bronches de toutes les saletés du monde.

— Tu l'as déjà vue sourire, cette nana ?

— Khadija ? Non. Et toi ?

— Non.

Les jours passèrent, les mois, les années.

De Khadija, j'avais oublié jusqu'au nom. Puis, de Paris, j'entendis parler d'elle à nouveau, un jour qu'avec un groupe d'anciens du lycée nous ressuscitions les fantômes du passé. On disait qu'elle était restée au pays, qu'elle avait abandonné ses études (elle pourtant si douée), qu'elle s'était mariée.

Pendant ce temps, nous avions couru tant d'aventures dans la vieille Europe. Et d'autres aventures encore, ailleurs. J'avais vendu du phosphate aux Chinois, Hamid était devenu canadien, Raouf était devenu fou.

Pendant ce temps, Khadija fumait cigarette sur cigarette et regardait la pluie tomber (ou le soleil luire) à travers les vitres, car son mari ne la laissait plus sortir. Son mari allait jouer aux cartes avec les hommes, après l'avoir enfermée ; ou peut-être avait-il une autre femme ; ou peut-être allait-il s'enivrer dans les bars de la Corniche. Son mari n'était son mari qu'officiellement, dans les parchemins, dans les chroniques sans cœur.

Les lumières sur la colline s'éteignaient une à une. Elle lisait, pour se désennuyer. Je suppose que le plus souvent elle restait les yeux mi-clos, à se demander où, quand, comment les choses avaient dérapé.

Elle pensait à moi, peut-être, ou à un autre. À une autre vie.

Pourquoi n'ai-je pas fait le geste ? Ce jour-là, dans la cour du lycée, elle s'était avancée vers moi pour m'embrasser et moi j'avais reculé. Pourtant, depuis quelques jours, quelques semaines déjà, nous étions devenus très proches. Elle m'avait confié ses secrets, ce père nié et si présent, cet homme du Palais qu'on ne voyait plus. Je lui avais parlé des livres que je lisais. Je la fis presque sourire en lui racontant les amours de Jacques. Parfois je pensais à elle, penché sur mon manuel de mathématiques, à l'étude du soir. Comme j'étais interne, elle m'apporta un jour un grand sac rempli de nourriture, des fruits, des biscuits... Je ne savais pas dire merci, à l'époque. Tout allait de soi, même un îlot de bonté dans la grisaille. Je pris le sac et lui parlai d'autre chose. Cette nuit-là, je fis un cauchemar. Les autres internes, cruelle engeance, faisaient cercle autour de moi. Du sac, ils extrayaient divers objets dont ils me bombardaient en riant et en criant : « Khadija, c'est sa chérie, c'est sa petite caille ! » Je hurlais, transi de honte : « Non ! Non ! Je la connais à peine, je ne la connais pas ! » Le lendemain matin, je pris le sac et le jetai par-dessus l'enceinte du lycée, dans la rue de Bourgogne. Quand un peu plus tard elle s'approcha de moi pour me saluer, juste avant le début du cours, j'étais avec Saad l'escroc' et les frères Hadri, docteurs ès canulars, impitoyables moqueurs, cyniques, adolescents vieux comme le

monde... Je me reculai, elle resta comme suspendue, légèrement penchée, son projet de bise mort-né. Je la toisai méchamment, sous l'œil rigolard de Saad et des Hadri, et lui tournai le dos. Elle pleura silencieusement pendant tout le cours d'histoire.

Geste pour geste... En voici un, quinze, vingt ans plus tard : prendre quelque chose sur une étagère, une poudre grise, de la mort-aux-rats ? La maison est silencieuse. Comme elle le sera demain, et pour tous les jours à venir.

— Tu te souviens de Khadija ?

— Qui ? Ah oui, celle qui était toujours triste. On était assez proches, à un certain moment...

— Tu n'es pas au courant ? Elle s'est...

Sa dernière pensée fut peut-être pour ce geste, dans la cour du lycée.

Pour moi, mon regret le plus vif fut d'avoir laissé à la cruauté des autres libre cours dans mon cœur. Parfois il m'est aussi arrivé de maudire Yseut la blonde d'avoir caché de ses cheveux d'or l'autre moitié du monde et toute sa diversité.

La haine

Pourquoi hait-on les tyrans ?

Les chroniqueurs ne se posent jamais cette question. Ils notent que tel roi fut autoritaire ou trop puissant (ou qu'il faisait mauvais usage de sa puissance) et qu'il fut haï. Cela va de soi.

Bien entendu, les historiens bien nés se méfient de ce qui va de soi. Ils cherchent (travail patient et considérable) les *marques* de la toute-puissance du roi dans la vie quotidienne du peuple. Celui-ci abuse de la conscription ou lève sans cesse de nouveaux impôts. Ou bien ses soldats se rendent odieux par leur brutalité, leur insolence : voilà qui est tangible. La haine ne se nourrit pas de rêves. La haine tenace et résignée que voue le peuple à ses maîtres a des racines simples. Tel est humilié par un reître — tel autre verse l'impôt la rage au cœur — et la colère s'installe. Banalités que tout cela, histoire cent fois rabâchée — elle nous soulève le cœur, mais le pouvoir n'est-il pas éternel ?

Et pourtant les relations de l'homme qui se croit dieu et des hommes qu'il opprime empruntent parfois des chemins moins connus. De ce point de vue, l'histoire du sultan Qadr est exemplaire.

Qadr était le second roi de la brève dynastie des Levantins. Succédant au fondateur de la lignée, il se caractérisa par un conservatisme sans faille. Il ne leva aucun impôt nouveau, se contentant de ceux que son prédécesseur avait marqués de son Grand Sceau. Il ne livra aucune guerre, tout au plus quelques razzias sur les franges de son empire. En matière de religion, il laissa faire l'assemblée des docteurs de la foi, elle-même legs du premier roi. Bref, il laissa la roue tourner, comme l'écrivit à l'époque le chroniqueur Bakhouch.

Et pourtant, tous les témoignages concordent : le peuple ne haïssait pas Qadr. En fait, ses sujets lui vouaient une indifférence sans bornes. Pourquoi ?

Les tentatives d'explication abondent. Presque toutes postulent que le peuple est foncièrement fataliste. Le fatalisme engendre la résignation, l'abandon, l'indifférence. D'où l'attitude des sujets de Qadr. Bien entendu, il est facile de réfuter ces prétendues explications. Un tel vice — le fatalisme — est de ceux qui naissent au plus profond de l'être, et il lui faut donc accorder une durée bien plus longue que celle qui englobe les péripéties d'une dynastie. Alors, comment expliquer la haine du peuple envers le premier souverain ? Où se nichait le fatalisme, en ce temps-là ?

Une observation de Sijilmassi est à l'origine, de l'explication la plus intéressante de ce mystère. Etudiant la notion d'honneur chez certaines tribus des Hauts-Plateaux, il remarqua que, dans un cas au moins, les codes (non écrits) de toutes ces tribus concordaient

parfaitement. C'est ce qu'il nomme « loi de l'ennemi sans grandeur », qu'il formule ainsi : un homme d'honneur ne se bat pas avec celui qu'il méprise. Ou encore : *un homme d'honneur n'a d'ennemi que parmi les hommes de grande valeur.*

Appliquant cette règle à Qadr et à ses sujets, il explique l'attitude de ces derniers par la petitesse du premier. Qui était Qadr ? Comprenons que, pour le peuple, cette question signifiait : qu'a fait Qadr ? Et la réponse vaut pour les deux interrogations : *rien.*

S'il avait déclenché des guerres inutiles, levé des impôts extravagants, s'il avait porté la marque de son propre sceau sur des infamies à proprement parler inouïes, Qadr eût suscité la haine. Mais il ne fit rien : l'indifférence l'enveloppa.

L'explication de Sijilmassi, si elle ne provoque que le sarcasme chez les historiens, a le mérite d'éclairer un autre mystère. Le règne de Qadr coïncida en effet avec ce qu'on a coutume de nommer « l'énigme des meurtres isolés ». On se souvient que le règne du premier roi de la dynastie avait connu les soulèvements en masse, la dissidence générale nourrie par la haine. Qadr, quant à lui, ne fut confronté à aucune révolte — mais son règne fut marqué par d'innombrables assassinats de soldats. Meurtres isolés : il n'y avait ni embuscade ni conjuration. Il arrivait simplement qu'un homme manifestât son refus de payer l'impôt en égorgeant un membre de la troupe venue pour la collecte. Voici l'explication de Sijilmassi : sous le premier roi, l'injustice était identifiée à cet homme lointain qui, de son palais, harassait ses sujets. L'ennemi avait la grandeur de l'injustice : on se révoltait contre *lui*. Le second roi était un fantoche. Il n'était pas possible qu'il incarnât l'injustice. Celle-ci était donc ailleurs.

On finit par la trouver dans la gorge grossière et la main brutale de chaque soldat.

L'antenne de mon père

La rumeur commença à courir au début de l'automne, juste après les premières pluies. Bientôt elle devint une certitude. Les Belbal avaient acquis un poste de télévision. À vrai dire, les villageois ne savaient pas vraiment ce qu'était un poste de télévision, mais l'histoire n'en était que plus belle. Ce fut le gardien du dispensaire qui raconta, le premier, comment des ouvriers vêtus de salopettes bleues étaient apparus un beau matin devant la porte des Belbal et comment ils avaient déchargé une énorme caisse d'un vieux camion. Le camion venait de la ville, les ouvriers étaient des étrangers. Ah ! Ce fut tout une entreprise ! Le père Belbal était là, ému, affairé, donnant des instructions que personne n'écoutait. Ses trois garçons couraient autour du camion, poussaient des cris, sautillaient d'excitation. Derrière les fenêtres, on devinait l'élément femelle, tout aussi agité. Tijani, le gardien du dispensaire, s'arrêta, les yeux écarquillés, ajusta sa djellaba et balbutia quelques questions. Peine perdue. Les ouvriers n'entendaient rien, blasés qu'ils étaient d'avoir peut-être déjà livré une télévision, ailleurs, autrefois. Ils faisaient la moue, cigarette au bec, grognaient, affairés et compétents, houspillaient Tijani qui leur bloquait le passage, grondaient les gamins papillonneurs. Ils déposèrent enfin la caisse sur le trottoir, réclamèrent un pourboire et s'en allèrent, dans un crissement de pneus très méprisant.

Le père Belbal, prenant le relais, réclama l'aide de Tijani pour transporter la caisse jusqu'à l'étage. Les deux hommes se rompirent le dos dans l'escalier, mais le soir même l'étrange parallélépipède trônait au centre de la pièce principale. Toute la famille s'y réunit pour la cérémonie du branchement de l'engin, qu'on avait relié au groupe électrogène du dispensaire, et de la mise au point de l'image. Il fallait trouver la bonne fréquence, c'est-à-dire l'unique fréquence sur laquelle émettait la télévision nationale. *Branchement, mise au point, fréquence...* Que de mots nouveaux, mon Dieu ! Les femmes et les enfants s'en remirent au père pour la maîtrise des mots et des choses. La grand-mère regardait de loin, cachée derrière la porte, curieuse comme une pie, mais craignant le diable et les djinns qui se cachent dans les machines des Européens.

Le fils cadet, Ahmed, eut l'honneur d'être nommé vigie sur la terrasse. Son père le regarda avec sévérité, posa une main ferme sur son épaule maigrelette et l'instruisit des détails de sa mission. Le rôle d'Ahmed consistait à grimper là-haut, à agripper solidement l'antenne et à tenir la pose en tendant l'oreille. De temps en temps, le père criait, d'en bas :

— C'est flou !

Alors Ahmed, la mâchoire crispée et l'œil farouche, faisait tourner

l'antenne, tout doucement, jusqu'à ce que quelqu'un hurlât

— C'est clair !

Il bondissait alors dans l'escalier et revenait se jucher sur un tabouret, prêt à retourner là-haut au moindre signe de défaillance. Ce rôle, il allait le jouer pendant plusieurs années, avec constance, avec abnégation, avec une compétence inégalée.

Donc les Belbal avaient la télévision. À force de se voir saluer avec respect dans la rue, le père acquit de la gravité dans la démarche, une certaine componction dans la voix, un air d'autorité mâtiné d'indulgence pour ceux qui ne l'avaient pas. Au hammam, les femmes faisaient allégeance à sa femme, dans l'espoir de se voir inviter chez elle pour contempler la chose. Celles qui essuyaient des rebuffades affirmaient ensuite qu'elles n'avaient cure de « la ferraille », comme elles la nommaient avec un rictus envieux. D'ailleurs, était-ce bien musulman, tout cela ? Le Prophète n'a-t-il pas interdit qu'on représente ce que Dieu a créé ? Quant aux enfants Belbal, ils étaient l'objet de toutes les attentions de leurs condisciples, courtisés par les uns ou battus comme plâtre par les autres, au gré des espoirs et des déceptions.

Pendant plusieurs mois, la vie au village tourna autour de la télévision. Des avancées scientifiques considérables furent accomplies par simple observation des caprices du poste. Un jour, un invité affirma qu'il venait de voir, l'espace d'un clignement d'œil, deux images différentes sur l'écran. Impossible ! se récria-t-on. L'homme persista. On se moqua de lui. Benêt. menteur. Ivrogne, peut-être. Mais quelques jours plus tard, le *hadj* Fatmi, homme au-dessus de tout soupçon, déclara lui aussi qu'il venait de voir deux images. Pour en avoir le cœur net, le père Belbal et Ahmed sur sa terrasse travaillèrent de conserve, après le départ des invités, l'un manipulant le bouton, l'autre s'acharnant sur l'antenne, jusqu'à ce qu'ils observent ce fait indéniable : il y avait deux images, l'une, la nôtre, parlant marocain et montrant le visage familial du Roi, l'autre, floue et muette, étrangère sans aucun doute, satanique pour tout dire.

Le père et le fils décidèrent de recommencer l'expérience un autre jour. Pas d'image clandestine. D'autres soirs, ils captèrent l'intruse capricieuse. Ahmed ne mit pas longtemps à comprendre qu'elle n'apparaissait que sous certaines conditions climatiques, qu'il se mit à noter scrupuleusement. Les faits étant établis, les Belbal en firent part à leurs concitoyens. Ceux-ci en discutèrent gravement. Était-il vraiment possible de recevoir plus d'un programme de télévision dans le même poste ? Comment faisaient les deux programmes pour emprunter la même route sans se cogner ? Que nous voulait la

seconde image, si seconde image il y avait (les Belbal avaient des ennemis, qui ne se privaient pas de les accuser de charlatani Sine) ? Fallait-il alerter la gendarmerie ?

Un jour que toutes les conditions étaient réunies (hygrométrie, pression atmosphérique, le vent, la lune et le pourpre du ciel), une délégation fut envoyée chez les Belbal pour constater *de visu* l'impossible. Le père fit entrer les trois hommes qui s'étaient fait des masques de juges incorruptibles. Le thé fut servi, les femmes renvoyées vers leurs appartements et la démonstration commença.

Tout d'abord, on établit que la télévision marocaine avait bel et bien commencé à diffuser ses programmes. Dès que le poste fut allumé, on tomba sur une émission célèbre à l'époque et qui avait pour titre *Image Fixe*. Aucune astuce dans le titre : il s'agissait vraiment d'une image fixe. Par exemple, une fleur épanouie ou une barque sur la grève. L'émission durait entre cinq et dix minutes. Quand tout le monde avait bien compris qu'il s'agissait d'une fleur (épanouie) ou d'une barque, on passait à un autre programme, par exemple un match de football ou les informations. Le père Belbal montra à ses hôtes impassibles *Image Fixe*. Par exception, ce n'était ni une fleur ni une barque, mais une belle montagne enneigée. On la regarda pendant une longue minute. Puis le père, passant la tête dans l'embrasure de la fenêtre, hurla à la vigie :

— Tourne et n'arrête pas de tourner avant que je te le dise !

Lui-même revint précipitamment vers le poste et se mit à tripoter l'énorme bouton qui réglait les fréquences. Pendant plusieurs minutes on ne vit rien, on n'entendit rien d'autre que le crissement de l'antenne là-haut sur la terrasse et le souffle court du père penché sur l'appareil. Puis l'un des juges poussa un cri :

— J'ai vu quelque chose !

Le père s'arrêta instantanément, tourna le bouton en sens inverse et hurla à son fils de ne plus toucher à l'antenne. Après quelques manipulations, des va-et-vient experts de régleur de fréquence, on aperçut sur l'écran un poing énorme s'abattre sur un nez ensanglanté. L'image était très floue, parsemée de grains blancs et elle défilait sans cesse. Mais c'était indéniable, c'était historique, c'était scientifique : on assistait à un match de boxe transmis par la télévision espagnole et relayé par l'émetteur des Canaries.

Pour parfaire la démonstration, le père Belbal revint à la fréquence nationale — *Image Fixe* — puis s'exila (hop, d'un coup de pouce) vers le cassage de gueule canarien, retourna à la montagne enneigée, s'en fut prêter main-forte au boxeur victorieux, prit derechef de la hauteur, se jeta de nouveau dans la mêlée. Les juges subjugués se mirent à applaudir. Ahmed sur la terrasse se lança dans une danse entrecoupée de cris de joie. Ce fut son premier eureka !, il découvrait la fierté

joyeuse qui gonfle le cœur du chercheur lorsque celui-ci vient de soulever un coin du voile immense qui recouvre l'Univers et ses mystères.

Le lendemain, tout le monde savait que la découverte scientifique des Belbal avait été confirmée. On pouvait capter des émissions en provenance du Dehors sur l'engin infernal. Le chef du village réunit une sorte de cabinet de crise. Les anciens s'assirent en rond et chacun y alla de son laïus. L'heure était grave. Comment éviter l'influence pernicieuse des Canariens ? Comment empêcher que les villageois ne se détournent de notre télévision nationale qui les informe juste ce qu'il faut et les distrait comme il le faut. Quelqu'un émit une idée terrifiante : et si en plus des Canariens, n'importe qui venait montrer sa bobine sur le poste des Belbal ? Les Français, les Juifs, les hommes de l'Éléphant ? Le chef le rassura : impossible, l'armée du Sultan veille.

— Même dans les airs ?

— Même dans les airs.

Mais il n'était pas lui-même tout à fait rassuré.

Quelques jours plus tard, deux hommes en civil, un petit crevard et un grand maigre, se présentèrent au domicile des Belbal. Ils avaient garé leur voiture à l'entrée du village et avaient fait le reste du chemin à pied. Ils ne dirent pas leur nom, se contentant d'indiquer qu'ils avaient été envoyés par les autorités compétentes. Le père les fit entrer, blême mais digne. Les femmes s'étaient terrées dans leurs chambres et les enfants avaient fui. Seul Ahmed était resté à côté de son père, silhouette chétive dans des vêtements trop grands. Mais ses yeux lançaient des éclairs.

Assis dans la pièce principale, les deux visiteurs regardèrent attentivement autour d'eux. Us semblaient prendre note de chaque détail. Le poste de télévision, qui était comme d'habitude entièrement recouvert d'un drap vert, n'échappa pas à leurs regards inquisiteurs. Le grand maigre commença par faire au maître de maison toutes sortes de compliments, tous aussi creux les uns que les autres, mais enfin cela détendit quelque peu l'atmosphère. On servit le thé. Puis les représentants de l'Autorité entrèrent dans le vif du sujet.

Des rumeurs circulaient dans la capitale de la région au sujet du village où habitaient les Belbal. On ne savait pas très bien ce qui s'y passait, mais on disait que les nuits y abritaient des sabbats des cent mille diables. La dissidence était peut-être en train de renaître chez ces maudits montagnards. On avait constaté des mouvements divers. Du louche, de l'ondoyant, du très sombre. Des jeunes gens grimpaient sur les toits. Pour quoi faire, grands dieux ? L'Ennemi envoyait des

messages électroniques. On parlait espagnol sur les terrasses. Mais c'était peut-être un dialecte algérien. La patrie était menacée.

Les deux fonctionnaires se turent et sirotèrent leur thé en fixant le père et son fils de leurs yeux mauvais. Le père Belbal s'éclaircit la voix. Il expliqua posément qu'il ne comprenait rien à cette histoire, qu'il y avait sans doute un malentendu. Et d'abord, si troubles il y avait, que lui voulait-on à lui ? Pourquoi ces messieurs étaient-ils venus le voir, lui, plutôt que d'aller chez le chef du village ? Ces messieurs se regardèrent un instant puis le plus âgé reprit la parole. La dénonciation indiquait justement que c'était la maison des Belbal qui servait de repaire aux comploteurs. C'était sur leur terrasse que se postaient les dissidents pour entrer en contact avec l'Ennemi. Évidemment, ajouta-t-il, tout cela nous semble exagéré et nous ne le prenons pas très au sérieux (« dans le cas contraire, tu serais déjà en train de pourrir en prison », pensa-t-il en fixant son interlocuteur) ; mais il fallait tirer l'affaire au clair.

Dès que l'homme eut mentionné la terrasse, le père Belbal comprit de quoi il retournait. Soulagé, il entreprit d'expliquer toute l'affaire aux deux hommes. Il raconta par le menu l'acquisition du poste de télévision, alla chercher des factures, souleva un coin du drap pour montrer l'écran terne. Puis il se lança dans un cours sur l'orientation de l'antenne et le flou de l'image, les deux concepts étant d'ailleurs intimement liés. Enfin, il désigna du doigt Ahmed, qui avait suivi toute la conversation assis sur un tabouret, et expliqua le rôle fondamental que celui-ci jouait dans l'économie électromagnétique du système.

Le flic en chef sortit un paquet de Casa-Sport de sa poche, demanda du feu à son subordonné le crevard, alluma une cigarette et en tira quelques bouffées en direction du maître de maison. Puis il lui dit d'un ton sourd, en le regardant fixement :

— Si je comprends bien, c'est ce garçon qui passe ses nuits sur la terrasse. Il se sert de l'antenne pour capter des signaux venus d'ailleurs...

— Des îles Canaries, coupa le subordonné.

Son chef lui lança un regard noir.

— ... des signaux venus de l'Étranger et qui colportent quoi ? Des insanités, des appels à la révolte ? Des atteintes à nos valeurs sacrées ? De la pornographie ?

Le père ne savait que dire. Tout cela était peut-être vrai, mais il ne voyait pas où les deux hommes voulaient en venir. Le sinistre visiteur se leva brusquement et claqua des doigts en direction de son adjoint.

— Désolé, les choses ne sont pas encore tout à fait claires. Nous allons emmener l'enfant. Pour interrogation.

Il émit une sorte de ricanement. Son acolyte retroussa les babines et

s'approcha d'Ahmed. C'est alors que le père Belbal se leva, tremblant de fureur. Il pointa le doigt sur les deux hommes et prononça ces paroles extraordinaires :

— Écoutez-moi bien. Vous ne l'emmènerez pas. Pas vous. Jamais. *Si Dieu lui-même descendait sur terre et me demandait de vous confier mon fils, je lui dirais : Non.*

Les deux fonctionnaires sursautèrent, horrifiés. Dieu Tout-Puissant ! Ils en avaient entendu des jurons et des blasphèmes, au cours de leur chienne de vie, mais celui-là dépassait tout. Pour la première fois de leur carrière, la situation, ayant viré à la métaphysique, leur échappait totalement. Le père, le visage bouleversé, leva le doigt au ciel et répéta :

— *Si Dieu lui-même descendait sur terre...*

Il ne put finir. Il s'était mis à trembler et à souffler bruyamment. Il arracha son bonnet et le jeta à terre. Les visiteurs se levèrent et filèrent sans demander leur reste. On ne les revit jamais.

Les années passèrent. On s'habitua à la télévision et même au voisinage intempestif des Canariens. D'autres villageois s'étaient endettés ou avaient vendu quelques chèvres pour acheter « la ferraille ». La guerre du Vietnam, Cassius Clay et la reine Elizabeth firent leur entrée dans le vernaculaire.

Un jour, le fils aîné des Belbal alla à Rabat pour régler des problèmes administratifs. Il logea chez son oncle, commerçant aisé. Quand il revint, on lui fit toutes sortes de questions.

— C'est grand comment, Rabat ? Tu as vu la tour Hassan ? Il va bien, l'oncle ?

Le voyageur intrépide regarda posément la famille assemblée.

— L'oncle ? Il va très bien, sa femme aussi, ses enfants *idem*. Et écoutez ceci : ils ont la télé *en couleurs*.

La télé en couleurs ? Cette nouvelle plongea la famille dans l'effarement. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

— Cela veut dire que le rouge de ce tapis est rouge dans la télé et le jaune de ces babouches est jaune...

— Quelle horreur, cria la mère.

Le fils aîné haussa les épaules.

— Quoi, quelle horreur ? Au contraire, c'est très beau. On ne regarde que les images, tellement c'est beau, et on se fiche du reste. Même *Image Fixe*, on peut la regarder pendant des heures.

Ahmed posa à son frère la question essentielle :

— Et pour l'antenne ? Qui c'est qui la tourne ?

— Personne ne tourne l'antenne. L'image est toujours nette comme un miroir.

Personne ne le crut, Ahmed moins que quiconque. Quelle blague !

Une image toujours nette, sans Ahmed à la manœuvre ! Impossible ! Inouï ! Enfin, le dîner fut servi. On parla pendant longtemps de la nouvelle acquisition de l'oncle. On essaya d'imaginer des ciels bleus et des herbes vertes.

Au cours des semaines qui suivirent, la famille Belbal fit le siège du père pour qu'il achète une télévision en couleurs. Au début, il fit la sourde oreille. Il s'était habitué à son vieux poste et à ce monde merveilleux en noir et blanc. Mais il finit paf fléchir. De nouveau des ouvriers apparurent un beau matin devant la porte des Belbal. De nouveau, ils déchargèrent une énorme caisse d'un vieux camion. Les garçons avaient grandi : cette fois-ci, ce fut eux qui transportèrent l'objet jusqu'au milieu de la pièce principale. Et ce fut Ahmed qui effectua le branchement et la mise au point. Le père assistait à la manœuvre, fier de son fils le savant.

Sur la terrasse, le travail d'Ahmed devint plus compliqué qu'avant. Non seulement il fallait que l'image ne fût pas floue mais il fallait aussi que les couleurs se tinssent en place, il fallait que le bleu ne devînt pas indigo ni Je rouge violet. Le soleil n'était pas vert ni la lune couleur de rose. Les présentatrices ne devaient pas ressembler à des perruches peinturlurées. Que d'efforts pour représenter le monde tel que Dieu l'a créé !

Ahmed, poussé par son père, s'intéressait de plus en plus aux mystères de la technique. Il passait des heures à examiner les schémas que contenait la notice du mode d'emploi du poste. Il demanda à des voyageurs qu'on lui rapporte des livres techniques de Casablanca. Son père l'approuvait en hochant la tête.

— Un jour, tu connaîtras si bien cette machine que tu pourras l'ouvrir, rentrer dedans...

— *Rentrer dedans ?*

— Oui, rentrer dedans avec tes mains, la réparer si besoin est. Quand tout le monde aura un poste de télévision, ici, je vendrai quelques bêtes et je t'achèterai un local. Tu deviendras réparateur de télévisions. Tu seras le seul dans le village. Tout le monde sera obligé de passer par toi. Tu deviendras riche.

Les frères d'Ahmed avaient suivi toute la discussion, un peu jaloux. Ils s'emparèrent de l'expression du père et en firent une chanson pour le taquiner.

— Ahmed va rentrer dans la télé ! Ahmed va rentrer dans la télé !

Ahmed haussait les épaules et se replongeait dans le mode d'emploi.

Trente ans plus tard, le docteur Ahmed Belbal, professeur d'électrotechnique à l'université d'Amsterdam, fut invité à participer à un débat sur le rôle des étrangers, des *allochtones*, dans la vie publique

néerlandaise. Il était censé représenter un aspect positif du débat, une *success story*, avait dit l'assistante de rédaction au téléphone. Elle avait ajouté qu'il pouvait devenir un *role model* pour les jeunes allochtones. N'était-il pas arrivé en Hollande en tant que réfugié politique, dans les années soixante-dix, en homme traqué et sans le sou ? N'avait-il pas réussi, à force de travail et d'opiniâtreté, à décrocher ses diplômes universitaires et à faire une brillante carrière dans l'enseignement et la recherche ? Comment jugeait-il, en tant qu'allochtone, les chances d'intégration de ceux qui n'avaient pas son talent ou sa force de caractère ? Le professeur Belbal aurait préféré qu'on l'interrogeât sur ses travaux — il avait participé à la mise au point de la technologie des écrans plats —, mais c'était la première fois qu'il allait prendre part à une émission et il était curieux de voir comment cela se passait.

Tout se passa très bien, c'est-à-dire qu'on débattit de tout et de rien et qu'on n'arriva à aucune conclusion. Ahmed écouta avec beaucoup d'attention les savants propos des experts et les phrases à l'emporte-pièce d'un jeune Marocain aux yeux fiévreux qui avait connu la délinquance avant de retrouver le droit chemin. Soudain, l'animateur du débat se tourna vers Ahmed et lui demanda :

— Comment expliquez-vous que vous, vous vous en soyez sorti ?

L'interpellé ne comprit pas tout de suite le sens de cette phrase. Pourquoi ne s'en serait-il pas sorti ? Il n'était pas inscrit dans ses gènes qu'il allait dépouiller les vieilles dames et démolir les aubettes. L'animateur, impatient, répéta sa question, sous une autre forme :

— Comment devient-on professeur d'électrotechnique à l'université quand on vient d'un petit village et qu'il y a toutes les tentations de la ville, de la vie facile, de l'argent vite et mal gagné ?

Le professeur Belbal s'éclaircit la voix et murmura :

— Mon père... La télévision...

Il fut pris d'un trac horrible. Il sentit la sueur inonder son front et son dos. Il ne put que répéter :

— Mon père... La télévision...

Le présentateur saisit la balle au bond.

— Ah ! L'importance du père dans la famille maghrébine ! L'autorité du père ! Et bien sûr le danger, les tentations de la télévision qui montrent un monde tellement différent... C'est ce que nous disait Driss, tout à l'heure (il montra d'un geste désinvolte le délinquant repent). Le père de Driss avait interdit qu'on regardât un autre programme que la télévision marocaine, sur le câble...

— Ce qui d'ailleurs entrave l'intégration des immigrés dans notre société, le culpa un édile amstellodamois.

— Et pourquoi ce ne serait pas vous qui vous intégreriez à moi ? rugit Driss.

Le politicien haussa les épaules. Le présentateur essaya une dernière

fois de faire parler Ahmed.

— Comment votre père avait-il résolu le problème éminemment interculturel de l'influence de la télévision sur le comportement de ses propres enfants ?

Le professeur, se demandant comment on en était arrivé là, entreprit de raconter d'une voix mal assurée l'histoire de l'antenne dont il avait la responsabilité. L'édile l'interrompit, épaté.

— Oh ! Ça, c'est extraordinaire. Votre père vous bannissait sur la terrasse pour vous éviter l'influence pernicieuse des programmes... Mais quels programmes, justement ? La violence, le sexe ?

— Oui, mais attendez, attendez, le coupa le présentateur. La violence sur l'écran ne favorise pas la violence dans la société, c'est prouvé scientifiquement. Des études très sérieuses, en Amérique...

— Des études financées par qui ? demanda un expert en esquissant un ricanement.

Une conversation animée s'ensuivit. Ahmed, découragé, se recula sur sa chaise et n'ouvrit plus la bouche. Il avait l'impression qu'on avait sali son passé, qu'on l'avait en quelque sorte déformé ou réduit à bien peu. Il avait pourtant une belle histoire à raconter, l'histoire d'un « bout de ferraille » qui avait complètement bouleversé sa vie et qui lui avait donné l'occasion d'entrevoir tout l'amour que lui portait son père — dressé devant la police et blasphémant — et toute l'ambition qu'il avait pour lui. Mais comment aurait-il pu raconter tout cela ? Le temps passa très vite, on arriva à la fin de l'émission sans qu'il ait pu rectifier l'image malmenée du premier Belbal de l'ère moderne.

Vers les deux heures du matin, Ahmed Belbal était de retour chez lui. Il introduisit la cassette qu'on lui avait remise dans le magnétoscope et, pour la première fois de sa vie, il se regarda dans le poste de télévision. C'était proprement fascinant. Il se revit adolescent agrippé il l'antenne, la tournant et la retournant dans l'espoir d'obtenir une image moins floue. Il pensa avec émotion à l'émission *Image Fixe*. Il pensa à son père, le premier des Belbal à avoir plongé dans la modernité mais qui jamais, jamais n'aurait imaginé que son propre fils allait un jour passer de l'autre côté du miroir. Son fils était vraiment *entré* dans la télé, comme il l'avait prédit. Où était le père Belbal, en ce moment, en quel Ciel ? Ahmed éteignit le poste et alla se mettre à la fenêtre. Toutes les conditions étaient réunies (hygrométrie, pression atmosphérique, le vent et la lune, le pourpre...). Il ferma les yeux et imagina de grimper sur le toit pour tripoter l'antenne. Peut-être le visage de son père allait-il apparaître, l'espace d'une seconde, comme apparaissait autrefois l'image furtive d'un matador espagnol.

En une seule bouffée douce et chaude, son enfance remontait en lui. Il se mit à rire et à pleurer, tout doucement. Il ôta sa veste et ses

souliers, sortit sur le palier, agrippa la corde qui commandait la trappe et fit basculer celle-ci. En quelques secondes, il se retrouva sur le toit. Il chercha en vain une antenne : il avait oublié qu'il n'y en avait plus, que toute la ville était câblée, maintenant. Il s'appuya sur le garde-fou et regarda Amsterdam, perdu dans ses pensées.

Quelques minutes plus tard, il entendit du bruit en provenance de la cage d'escalier. Un policier passa la tête à travers l'ouverture et s'adressa à Ahmed sur un ton suspicieux.

— Les voisins nous ont signalé un *allochtone*, pardon, un homme sur le toit. Tout va bien ?

— Tout va très bien.

— Que faites-vous là ?

— Ce que je fais sur le toit ? Vous voulez vraiment le savoir ? Je cherche mon père.

— Votre père est lui aussi sur le toit ? Faut-il appeler les pompiers ?

Ahmed se mit à rire.

— Non, non, inutile d'alerter les pompiers. Mon père est mort il y a vingt ans.

Le policier, dont on ne voyait toujours que la tête, continuait de le regarder, la bouche légèrement ouverte, le regard interrogateur. Ahmed reprit :

— Ne vous inquiétez pas. Je vais descendre, je vais rentrer chez moi. Bonsoir, monsieur l'agent.

Cette nuit-là, juste avant de s'endormir, Ahmed se promit d'aller dès que possible faire un tour au marché aux Puces, à Waterlooplein. Peut-être y vendait-on des antennes d'occasion...

Le scénariste de la rue Saint-Jacques

Au coin de la rue Saint-Jacques et de la rue des Ursulines, Lakhdar me saute dessus, me couvre de baisers et m'invite — c'est très péremptoire — à lui offrir un café dans l'établissement le plus proche. Il porte son uniforme habituel — chemise jaune sale, pull bariolé, veste hésitant entre l'orange et le marron. Il est mal rasé, il a les yeux rouges et le teint blafard. Bref, tout va bien. Lakhdar, né du côté d'Oran, est arrivé à Paris au début des années quatre-vingt sous couleur de faire des études de cinéma. Il a beaucoup dormi. Il a énormément bu. Il a traîné ses baskets un peu partout, dans les cafés, dans les bars, dans les boîtes de nuit, parfois même à la Cinémathèque. Il a proposé ses services et/ou son affection à tout le monde. Personne n'a voulu de lui, ni école, ni metteur en scène, ni femme — parce qu'il n'a aucun diplôme, parce qu'il est inconnu, parce qu'il pue l'alcool. Il s'est réfugié dans l'amitié — mais il n'a pas vraiment d'amis. Ceux qui comme moi ont le malheur d'habiter dans la même résidence d'étudiants l'évitent comme le choléra de ses marais natals. Mais il a ses pièges — le coin d'une rue, par exemple — et nous tombons régulièrement dans ses rets. À nous de payer ses libations. Et de subir ses divagations.

Comme d'habitude, Lakhdar regorge de scénarios. Assis sur la banquette, il sirote son café et m'enveloppe de la fumée nauséabonde de son calumet. Il se gratte maniaquement l'occiput. Ses yeux flamboient. Ses mains tremblent.

— Écoute ça : un homme se précipite dans la rue en hurlant des mots incompréhensibles. Mais agite-t-il les bras, s'arrache-t-il le, cheveux ? Absolument pas. Il se précipite, certes, mais tout en élégance, en sobriété. Il hurle, certes, mais sa voix est belle et harmonieuse. Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

— Ouais... Et alors ?

— Quoi, alors ?

— Ben la suite.

— Quelle suite ? Y a pas de suite.

— Ah ! Y a pas de suite.

— Écoute ça : Une femme se précipite par la fenêtre...

— On se précipite beaucoup dans tes histoires.

— ... une femme se précipite par la fenêtre de son appartement, du dix-huitième étage. Elle est native de Tlemcen, mais ça ne voit pas. Son chat s'appelle... euh. Bon, on verra plus tard. Dans sa chute, la dame reste très digne. À peine si on devine de l'inquiétude dans ses yeux. Gros plan sur l'œil gauche, le plus beau.

— Dans lequel on devine de l'inquiétude.

— Ouais, c'est ça, t'as compris. J'ai plein d'autres scénar'. Tiens,

celui-ci, par exemple : un type se précipite dans la cage d'escalier parce qu'il a entendu sonner à sa porte. Mais, en arrivant en bas, il se rend compte qu'il a oublié de fermer sa porte. Ne sachant s'il doit d'abord remonter pour fermer sa porte ou bien ouvrir la porte...

— Mais ça fait combien de portes, tout ça ?

— Peu importe.

— À mon avis, tu te précipites sur tes rêves pour en faire des scénarios.

Lakhdar suspend son sirotement, il repose la tasse sur la soucoupe et me fixe, l'air ahuri.

— Pourquoi tu dis ça ?

— C'est évident. Tes histoires ne durent jamais plus d'une minute. Un vrai film, une histoire sérieuse, ça va plus loin. Tu aurais par exemple arrangé une rencontre entre le type qui se précipite dans la rue (ou bien celui qui n'est pas foutu d'ouvrir sa porte) et la dame qui se précipite par la fenêtre de son appartement, avant la chute. La présence du chat pendant l'entrevue aurait symbolisé le destin. Ils seraient peut-être tombés amoureux l'un de l'autre, cela nous aurait fait un autre type de chute, genre retrousse-moi-ça, et cela nous aurait évité les précipitations du haut des remparts, parce que ça fait des taches et ça éclabousse et il y a des gens dans la rue qui portent leurs habits du dimanche. À chaque fois que je te vois, tu me racontes des projets de projets, des trucs qui durent un clin d'œil. Ce n'est pas comme ça qu'on devient scénariste.

— Mais je suis scénariste !

— Et moi, je suis en retard. Voilà dix balles, salut.

— Attends, attends, je vais te raconter quelque chose. Il y a plusieurs années, j'avais écrit ce que tu nommes un vrai scénario, un long. J'avais planché dessus des jours entiers, des semaines... J'avais lu des poèmes pour capter un rythme, Eluard, Lorca pour l'odeur. J'avais même essayé d'apprendre le russe, enfin j'avais acheté un guide de conversation à la FNAC, parce que... M... ! Je ne me souviens plus. Pourquoi devais-je apprendre le russe pour mon scénar' ? Bref. J'avais rempli des pages et des pages. Je m'appelais le Cavalier et je domptais des lions. Il y avait plein d'aventures. Le mot tin, je l'avais écrit après avoir libéré mon pays.

— Carrément.

— C'était une épopée historique. Assez content de moi, j'étais descendu boire un verre chez le Grec. Tu te souviens du Grec qui possédait à l'époque le café en face ? Bon, donc je bois un coup. En remontant, j'avais un pressentiment. Le Grec, tout en me servant, s'était mis à me raconter une drôle d'histoire. Un truc de son pays, le mauvais œil, la poisse... Je remonte et je trouve mon scénario tout saccagé. Ah ! Les salauds.

— Mais qui, ils ?

— Je n'en sais rien. J'avais laissé la porte ouverte. Quelqu'un était entré et avait tout changé. Mon scénar' était devenu une histoire banale, une série B, en fait, il ne s'y passait plus grand-chose. Tu vois ce qui arrive quand on veut écrire un scénario trop long ?

— Lakhdar, je suis en retard. Salut.

Au bas de la rue Saint-Jacques, je rencontrai D., un autre habitant de la résidence. Quand j'eus fini de lui raconter ma discussion avec le scénariste, il resta un moment pensif. Puis il se mit à rire.

— Mais c'est toi qui es bizarre, pas lui. Il est plus cohérent que toi. Tu crois qu'il te raconte des scénarios ? Mais c'est sa vie qu'il te raconte...

L'eucalyptus de Noël

Le dimanche matin, dès le lever du jour, nous sautions du lit, mes deux sœurs, mon frère et moi, riant et criant d'excitation. Ma mère nous versait chacun une tasse de lait chaud et nous donnait un coup de peigne. Nous mettions nos plus beaux habits et nous descendions les escaliers quatre à quatre en poussant des cris d'Indiens. Alignés au bord du trottoir en nous tenant par la main (promesse faite aux parents), nous fixions au loin le point poussiéreux d'où ils allaient venir.

Nous attendions les Américains.

La camionnette apparaissait bientôt, brinquebalante, enveloppée d'une fumée âcre. Arrivée à notre hauteur, elle s'arrêtait dans un long crissement de pneus, et Tobias, le géant jovial à la barbe blanche, nous faisait signe de monter. Nous rejoignions dans le ventre du véhicule une douzaine d'enfants tout aussi excités que nous. Alma et Ann, les deux filles de Tobias, s'efforçaient de maintenir un semblant d'ordre sans jamais taper sur personne, ce qui nous semblait assez incongru. À vrai dire, on ne les prenait pas trop au sérieux, l'Ann et l'Alma, les deux grandes blondes, costauds comme des blédards des Doukkala et qui pourtant ne cognaient point. Personne ne défunta jamais dans leur camionnette, c'est dire...

Quand Tobias avait fait le plein de mômes, il écrasait le champignon et bientôt nous étions à la campagne, hors la ville et sa misère. D'abord, c'étaient des terres jaunes et brûlées, des enfers de rien, des déserts de caillasse où seule la silhouette désolée d'un âne ou d'un mulet attestait la présence de l'homme. Puis nous arrivions dans une sorte de plaine où — miracle — l'herbe poussait et l'eau n'était pas un mirage. Au cœur de la vallée, entourée d'arbres et lactescente, se nichait la ferme de Tobias. Sa femme, qui guettait l'arrivée de la camionnette, s'empressait d'ouvrir la grille. Nous étions arrivés.

Tobias et Ann, qui était l'aînée, emmenaient une partie des enfants sous un préau. Les plus petits - j'étais du nombre — étaient dirigés vers une sorte de vaste grange, de l'autre côté de la cour. Nous nous asseyions à même le sol, sur une bâche verte. Debout devant nous, un livre à la main, Alma attendait que tout le monde fût assis. Puis elle nous racontait des histoires dans un français chantant traversé par tous les vents du Texas. Nous la regardions, fascinés. Elle bougeait sans cesse, agitait les bras, courait d'un bout à l'autre de la grange en simulant la colère d'un sale type nommé Pharaon. Sa belle poitrine au roulis doux nous donnait le mal de mer quand les Hébreux traversaient la grande flaque. Que d'histoires, mon Dieu...

Heureusement qu'il y avait les images, sinon on n'y aurait pas compris grand-chose. De temps à autre, Alma déroulait une sorte de

toile qui montrait une scène idyllique ou terrifiante, des agneaux broutant doux ou des villes se tordant sous des déluges de feu. Parfois c'étaient des portraits assez réussis. Alma disait d'un ton solennel, en pointant du doigt :

— Lui, c'est Joseph. Et lui, c'est Moïse.

Moïse portait la barbe, comme mon grand-père. Sur d'autres images, les femmes portaient un voile fin sur leurs longs cheveux noirs — comme ma mère.

Après une demi-heure, Alma s'arrêtait, un sourire extasié aux lèvres, rejetait ses longs cheveux blonds dans son dos et nous regardait posément, l'un après l'autre. Quand je serai grand, je me marierai avec Alma, pensait chacun des vingt petits garçons. Sans se douter qu'il avait dix-neuf rivaux redoutables.

Notre fiancée tapait dans ses mains, signal convenu qui nous faisait sauter en l'air comme autant de chats maigres et nous cavaliions hors de la grange en hurlant de joie, car nous savions que la femme de Tobias — du diable si j'ai jamais su son nom — avait entre-temps dressé une immense table au centre de la cour. Sur la nappe se pressaient une profusion de limonades de toutes les couleurs, de gâteaux, de pâtisseries américaines. C'était Byzance pas loin du Rif, c'était cette fameuse terre promise dont Alma nous avait fait la pub, c'était l'Amérique. Nous nous empiffrions, sur nos joues dégouлинаient des jus épais venus d'incroyables Florides. Tobias et sa tribu renonçaient à mettre de l'ordre dans le saccage de leur cour devenue pays de Cocagne, paradis des bêtises enfantines, Canaan *hic et nunc*...

Encore aujourd'hui j'ai du mal à me débarrasser de ce préjugé ancré dans mon âme de pitchoune, que les Américains, c'est des gens qui te racontent des histoires pendant une demi-heure puis t'offrent une limonade pour faire passer.

Repus, rassasiés, nous allions jouer dans cet immense terrain d'aventure qu'était la ferme de Tobias. Les plus casse-cou montaient sur des poneys. Les autres jouaient au ballon ou à la balançoire ou tâchaient d'attraper de vilaines petites bêtes pour leur faire de vilaines choses. Vers la fin de l'après-midi, Ann et Alma, un peu fatiguées, nous enfournaient presto dans la camionnette et Tobias nous reconduisait à la ville. Chacun descendait devant sa maison.

— Alors, qu'est-ce qu'ils vous ont raconté, les Américains ?

— Y avait un type dans un poisson...

— Un gros poisson !

— Même qu'il est pas mort ! Le type, pas le poisson !

Le père rit sous cape, il simule la stupéfaction.

— C'était pas plutôt le poisson qui était dans le bonhomme ?

— Mais non, mais non, regarde.

La fille cadette, qui a le don, s'empare d'un crayon et d'une feuille blanche. Elle dessine avec application. Une belle baleine apparaît avec un type à barbe blanche qui sourit derrière les fanons.

Le père :

— Ah ! Ah ! Il s'agit de l'histoire de Younès, un des grands prophètes de l'Islam.

— Alma a dit Jonas.

— C'est la même chose. Jonas, Younès.

Un autre jour, les enfants s'époumonent à raconter au père l'histoire de Moïse. J'imagine ce dialogue, la nuit tombée, entre père et mère :

— Qu'est-ce qu'ils leur ont raconté, cette fois-ci ?

— L'histoire de *sidna* Moussa. Celle qui est dans la sourate *Taha* du Coran.

— Dieu bénisse ces Américains !

Noël approche, Alma est de plus en plus belle (Ann aussi, sans doute, mais qui la regarde ? L'amour me rend aveugle.). Les Américains nous racontent Noël en montrant de grandes planches où l'on voit un bœuf et un âne, ce qui fait rire les petits garçons et les petites filles : les Américains sont des nigauds, ils ignorent que l'âne est très bête et qu'on ne parle pas de l'âne sur un ton sérieux. C'est pourtant le ton qu'ont pris Alma dans la grange et Tobias et Ann sous le préau. Ils en font tant que nous finissons par prendre au sérieux cette histoire de paille, de bêtes et de bébé. Nous voilà bien pensifs dans la camionnette du retour.

Ma mère pétrissait la pâte qui ferait dans quelques heures ce pain si chaud et si odorant au sortir du four.

— Maman, le père Noël, c'est un Américain ? Elle me regarde, réfléchit, continue de pétrir.

— Quand j'avais ton âge, j'ai vu des soldats américains traverser Casablanca. Par hasard je me trouvais dans le quartier juif. Les Juives sortaient dans la rue, folles de joie. Elles dansaient et chantaient : « Les Américains sont arrivés ! Les Américains sont arrivés ! » Les soldats nous jetaient des *chewing-gums* et des plaques de chocolat.

— C'étaient les mêmes Américains que Tobias et Alma ?

— Oui, mais il y en avait qui étaient tout noirs. Noir noir ! C'était incroyable.

Tout cela m'intéresse peu.

— Maman, est-ce qu'on va fêter Noël ?

Mon grand-père, qui habite chez nous, n'a rien perdu de la conversation, assis qu'il est sur un tabouret, au milieu de la cuisine. Il se gratte le haut du crâne en me regardant avec inquiétude. Le lendemain, il croise la voisine, une Française, dans l'escalier.

- Dites-moi, madame Mercier, c'est quoi exactement, Noël ?
- La bonne dame sourit.
- Nous fêtons la naissance de Jésus.
- Excellente idée, approuve mon grand-père, en hochant gravement la tête.
- Jésus, vous l'appellez Issa, n'est-ce pas ?
- *Sidna* Issa, madame Mercier. *Sidna* cela veut dire *Notre Seigneur*.
- Vraiment ? Eh bien, Noël, c'est la fête de votre Seigneur Issa.

Le grand-père expose sa théorie de l'éducation :

— Il ne faut jamais priver les enfants de plaisirs innocents et qui ne coûtent rien.

Les enfants réclament un arbre de Noël ? Le père s'en chargera. Sous les yeux émerveillés des quatre mômes, un végétal mal défini s'en vient occuper le centre du salon, dressé dans un seau rempli de terre. La porte étant restée ouverte, le voisin » le *hadj* Fatmi, s'invite parce qu'il a humé de son étage l'odeur d'une *harira* à damner les saints. Il reste sur le pas de la porte, un peu méfiant.

— C'est quoi cette espèce de branche de marronnier, là ?

On lui explique 1) que ce n'est pas une branche de marronnier 2) que c'est une branche d'eucalyptus 3) que, chut ! il ne faut rien dire aux enfants, qui croient que c'est une branche de sapin, et même un sapin tout entier. Le voisin est tout content d'avoir compris l'astuce » il entre dans le jeu des adultes avec force clignements d'yeux. Il nous montre la chose du doigt et hurle, les yeux exorbités :

— Le sapin ! Le beau sapin ! C'est un sapin ! Sa-pin !

Il en fait tellement qu'on commence à se demander si on ne s'est pas fait avoir. Nous nous regardons tous les quatre, inquiets. Sur ces entrefaites le fils du *hadj* Fatmi débarque, alléché lui aussi par l'odeur de la *harira* qui a envahi tout l'immeuble. Mis au courant, ce grand échalas boutonneux ne peut résister au plaisir d'étaler sa science et de ruiner nos rêves.

— Peuh ! Ce n'est pas du sapin, ça, c'est de l'eucalyptus.

Je tire le pan de la chemise de mon père et chuchote :

— Papa, c'est quoi un *calyptus* ?

Le père est très embêté. Il a la religion de la science, il veut que ses enfants apprennent tout, et d'ordinaire il ne raterait pas une si belle occasion d'expliquer de long en large l'histoire de l'eucalyptus (introduit au Maroc vers 1935 par les Français, etc.). De là, il serait passé au koala et, carrément, à l'Australie. Mais peut-il participer au saccage de nos illusions en confirmant la terrible révélation du fils Fatmi ? Doit-il mentir ? Finalement, tout se passe très bien. Nous nous moquons de la métamorphose de notre sapin en *calyptus*, après tout nous n'avons jamais vu de sapin, n'importe quel arbre fait l'affaire.

L'important, c'est Noël. À ce propos...

— On a appris une chanson ! On a appris une chanson !

Les adultes se taisent et font cercle. Nous voilà tous les quatre alignés, de la plus grande au plus petit, les mains jointes derrière le dos, le ventre un peu en avant. Nous entamons de toutes nos maigres forces :

— *Mon beau sapin/Roi des forêts...*

On s'arrête comme on a commencé : en chœur. On a tous oublié la suite. Qu'est-ce qui lui arrive à ce satané sapin ? Il tombe, il brûle, il s'envole dans les airs ? Dans le doute, on y va de notre goulante une deuxième fois :

— *Mon beau sapin/Roi des forêts...*

Rien à faire, ça n'embraye pas. On ne sait plus. Nous baissions la tête. Généreuse, l'assistance applaudit au lieu de nous huer (le fils Fatmi ricane) et nous allons cacher notre honte dans les coussins ou derrière un livre d'images.

Tout se gâte quand le cousin Abdelwahab, un ténébreux coriace qui loge chez nous, revient du travail. Il sursaute :

— Y a un arbre dans le salon !

On lui explique que les enfants fêtent Noël.

— C'est une coutume de Chrétiens, ronchonne-t-il. On n'est pas des Chrétiens, quand même.

Pendant un quart d'heure, il jette des coups d'œil furieux à la branche d'eucalyptus, qui ne lui a pourtant rien fait. Puis il explose :

— Ou l'arbre sort ou je sors !

Eclat de rire général. Il répète, furieux :

— Je le jure devant Dieu : c'est l'arbre ou c'est moi !

On se rend compte que le cousin ne plaisante pas. Il a juré devant Dieu. Il n'allait pas rater une si belle occasion de prouver qu'il est plus dévot que toi et toi et elle et même lui, là-bas. Le voilà qui s'adresse au *pater familias* :

— Tu veux faire de tes enfants des petits Chrétiens ?

Sentant un flottement généralisé, il arrache la branche du seau et s'en va la déposer, comme un héros, sur le palier. Les enfants pleurnichent un coup puis, la *harira* étant enfin servie, tout le monde se désintéresse de la question. Tout le monde, sauf moi. Personne ne s'aperçoit que je sors furtivement, après le dîner, au lieu d'aller dans ma chambre.

Me voilà à coltiner une grosse branche d'eucalyptus à travers les rues de la ville. Des types louches soupçonnent qu'il y a de l'argent à gagner dans cette nouvelle activité et se mettent à me suivre en me posant toutes sortes de questions. Hé, p'tit gars ! C'est quoi ce bout d'arbre qui dépasse de derrière ton épaule ? Tu roules pour qui ? Pour

M'chich le milliardaire ? Qu'est-ce qu'il a encore inventé, ce diable de M'chich ? À qui tu vas livrer la branche ? Hé, on te parle ! Réponds, maudit morveux !

Comme je ne desserre pas les dents, les louches s'énervent. L'un d'eux s'enhardit et m'arrache le fardeau, ce qui m'envoie valdinguer dans le caniveau. Le voleur examine soigneusement son butin. Ses complices font cercle, attentifs. Au bout d'une dizaine de minutes, lassés de regarder une branche qui n'a pas l'air de vouloir se transformer en rameau d'or, les brigands s'en vont et je récupère mon eucalyptus. En route !

Je croise Samuel et Thierry au moment où ils sortent du cinéma Royal Calypso.

— Qu'est-ce tu fais avec cette branche ? me demandent mes condisciples.

Je leur explique qu'il s'agit d'un sapin de Noël (enfin, presque) et que je vais l'enterrer dans le parc. Pour rien au monde je ne leur avouerais deux choses : j'ai osé parler à Alma ! Mais n'ayant rien à lui dire, j'ai bredouillé : « Ma'moiselle, qu'est-ce qu'ils font les gens de l'arbre de Noël après Noël ? » Et très sérieusement, pendant que je me noyais dans le bleu profond de ses yeux, Alma m'a répondu :

— Ils vont dans la forêt et ils le replantent.

Je fais passer cela pour un fait bien connu, une tradition que nul n'est censé ignorer. Intéressés, Samuel et Thierry proposent de m'accompagner. Pas loin d'un grand bâtiment blanc (des années plus tard j'allais apprendre qu'il s'agissait d'une prison), nous trouvons de la terre suffisamment meuble pour y planter la branche. Samuel et Thierry sortent toutes sortes de bonbons et de chocolats de leurs poches et nous faisons bombance sous l'eucalyptus. Mais, à propos, ils doivent avoir un vrai sapin chez eux, mes deux commensaux ?

— Nous, on est juifs, dit Samuel, on fête pas Noël.

— Mon papa, il est communiste, dit fièrement Thierry.

— Ça veut dire quoi, communisme ?

— Ça veut dire qu'on fête pas Noël.

Puisqu'il en est ainsi, nous redoublons d'entrain sous l'eucalyptus et les bonbons n'en sont que plus bons. Une aubaine : Thierry connaît par cœur *Mon beau sapin, roi des forêts*. Il nous en apprend les paroles et nous faisons chœur. Puis on se raconte les uns les autres l'histoire de Moïse, celle de Joseph, celle de la baleine. Marrant ! Ces histoires, on les connaît toutes, nous autres, Samuel le ms de Jacob, Thierry le fils de communiste et moi, fils de mon père. Petit à petit les étoiles s'allument et au loin les miradors. Il va falloir songer à rentrer.

Il y a quelques années, je suis revenu dans la ville de mon enfance. Je suis allé me promener dans le quartier où j'ai grandi. La prison où

tant d'hommes s'étaient étiolés se dresse toujours là, pas loin du fleuve, mais il paraît qu'on n'y enferme plus les poètes ni les écrivains. Où sont, aujourd'hui, Samuel et Thierry ? Partis tous les deux, sans doute... Thierry serait allé faire ses études en France puis il y aurait fait sa vie, avec parfois la nostalgie du soleil marocain. Où était Samuel ? Ses parents parlaient autrefois du Québec comme d'une terre promise... Qu'étaient devenus Tobias et sa femme, et Ann et Alma, ma chère Alma ? Peut-être les avait-on forcés à quitter le pays, à la suite d'une plainte ou d'une dénonciation...

Près de la courbe du fleuve, là où je m'étais autrefois assis avec Thierry et Samuel, un arbre solitaire se dressait. Était-ce un eucalyptus ? Notre branche avait-elle fleuri ? Je me suis mis à rire en pensant à ce qui avait été le plus étrange Noël de ma vie. Le plus beau. Le seul, d'ailleurs.

Jay ou l'invention de Dieu

À l'internat du lycée français, mes amis, mes meilleurs amis, mes seuls amis, s'appelaient Dédé Fetter et Shmuel Afota, le premier long, sec et lorrain, le second petit, gras et casablançais (et moi, j'étais moi, toujours le même). Nous jouions au football ensemble, dans la même équipe, celle « des internes », celle qui connaissait la défaite dans la joie et la déroute dans l'allégresse, celle qui ne gagnait jamais un match et le faisait avec talent. Taper dans un ballon, tendus le souffle court vers le même but, un but que nous n'atteignons que par exception — que nous n'atteignons jamais, admettons-le, il n'y a pas de honte à cela puisque l'important, n'est-ce pas, est de participer ; taper dans un ballon, donc, voilà qui nous soudait tous trois dans le plus minable trio d'attaquants que les graviers de la cour eussent jamais subi. Nous courions en vain mais nous savions courir ! Éperdus, dératés, nous détalions, la balle au pied, sous les clameurs d'une foule imaginaire qui se déchaînait sous nos crânes; puis, la balle perdue, très vite, nous courions encore, mais dans l'autre sens, essayant en vain de la récupérer, généreux dans l'effort inutile, poursuivant des chimères habiles du gauche et des fantômes fanas de la feinte : c'étaient les externes, des bien-nourris et des bien-chauffés. Cela faisait des 3-0 et des 5-0 et nous connûmes un jour l'étonnement d'un 13-1, à cause d'une crotte de mouche sur la feuille de match. Le plus souvent, la partie n'allait pas à son terme car les externes, craignant de perdre la patte à se frotter à des maladroits, y mettaient un terme et s'en allaient fumer des Marlboro dans le gymnase. Après la partie perdue, nous, les trois attaquants de l'équipe des internes, le trio de pointe, nous allions nous asseoir, en nage, humiliés objectivement mais fiers malgré tout, sur une poutre derrière les W.-C.

Dédé Fetter, Shmuel Afota et Machin, la triplète d'élite... Un jour, comparant nos cartes d'inscription, ou quelque chose du genre, nous remarquâmes ces signes qui nous distinguaient les uns des autres : F, Ml et MM. Consternés, nous nous reconnûmes respectivement Français, Marocain Israélite et Marocain Musulman.

— *Ils nous les gonflent*, murmura Fetter.

— Qu'est-ce que ça peut faire, si je suis juif ? dit Afota, inquiet.

— MM ? MM ? MM ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Nous étions assis sur la poutre, derrière les W.-C.; un endroit propice à la méditation métaphysique. Essoufflés par un 4-0, une petite défaite en somme, les pieds ballants, le paletot malmené, nous regardions nos cartes d'inscription, furieux. Qui eut l'idée le premier ? Je ne sais plus. Mais lorsque la cloche sonna, donnant le signal du dîner, notre décision était prise. Nous allions rendre ces cartes obsolètes, nous allions *leur* prouver que nous ne nous laissions pas si

facilement mettre en fiches. Nous allions nous créer notre propre Dieu, son culte et ses saints et ses sacrés Évangiles.

Il y avait parmi les internes un certain Zakaria Jay, frêle adolescent d'une grande banalité, mais gentil semblait-il, mais bonasse, et sans la moindre qualité qui eût fait de lui un meneur d'hommes. Ce n'est pas lui qui aurait conquis les Indes ou culbuté Cunégonde ni même volé son cinq-heures à un nain de jardin. Assis sur notre poutre, nous vîmes un jour Jay passer devant nous, comme un ectoplasme, à petits pas pensifs perdu dans sa méditation, la tête légèrement inclinée vers le sol, un sourire vague planant sur ses os décharnés. Il ne déplaçait pas une molécule, il ne dérangeait rien de l'agencement du monde et nul ombre ne le suivait. Tant d'insignifiance confinait au génie. Voilà notre homme, voilà Dieu, pensâmes-nous, au même moment.

— Vous pensez ce que je pense, les gars ?

Alléluia ! Nous tombâmes à genoux, les mains jointes. Il nous regarda, effaré; puis s'évapora. Mais on n'échappe pas si facilement aux soupirs de l'âme écrasée qui cherche dans le firmament sa consolation. Nous nous mîmes à le guetter, à fondre sur lui, à l'adorer dès que l'occasion se présentait. Jay par-ci, Jay par-là. Nous le suivions, soumis, les yeux baissés.

— Maître... Parle et nous t'obéissons.

— Mais je n'ai rien à vous dire, fichez-moi la paix, protestait-il, fluet.

Nous étions comblés. Un vrai *Deus absconditus* (Pascal était au programme), qui n'a rien à nous dire, qui donne une pichenette au Cosmos puis s'en va et s'en lave les mains.

— Maîaîaître...

Sur la poutre, derrière les W.-C., les trois footballeurs engageaient des discussions sans fin, nourries de lectures hâtives, de réminiscence de catéchisme et de relents d'on ne sait où.

— Notez ceci : tout ce qui prétend parler de Dieu est nécessairement faux. L'inconcevable ne peut se réduire à des mots. En adorant Jay ou une vache, nous ne sommes pas plus dans l'erreur que ceux qui croient qu'il porte barbe ou ceux qui parlent de Dieu *jaloux*.

C'est Fetter, l'ailier gauche, qui parle ainsi de la transcendance. Un autre jour :

— Au Moyen Âge, cent rabbins furent consultés...

— Par qui ?

— Mais peu importe par qui. Cent rabbins furent donc consultés à propos de cette question : eût-il mieux valu que le monde ne fût point créé...

— La mort d'eux os, y z'avaient du temps à perdre.

— T'es sûr qu'il y a de l'imparfait du subjonctif en hébreu ?
— Faites chier. Donc : la création du monde. Après mûre réflexion, les rabbins firent cette réponse, à l'unanimité : il ne fait pas le moindre doute qu'il eût mieux valu que le monde ne fût point créé.

— Et alors ?

— Et alors, on pourrait aussi bien casser la gueule à Jay.

C'est Afota, l'avant-centre kabbaliste, qui a fait cet exposé. Nous hochons la tête, en essayant de comprendre.

Nos cartes d'inscription portaient maintenant la fière mention SJ : serviteurs de Jay. Nous l'avions rajoutée au stylo Bic, il côté des F, MI et MM énergiquement barrés. Restait à nous créer une vraie religion, des cultes et des rites et des commandements, parce que Dieu, ce Dieu évanescent qui haussait les épaules quand nous approchions de lui (Maïaïaître...) et menaçait de nous dénoncer au censeur, eh bien, Dieu tout nu, ça ne remplit pas une journée.

— Un monument !

— Explique, Afota.

Pas de religion sans monument, nous apprit Afota. Il fallait graver dans le granit la grandeur de Jay, il fallait exhiber des érections vigoureuses, des obélisques, des colonnes enfin qui pointeraient vers le Ciel autant de doigts honorant la Providence aux mamelles généreuses.

L'endroit propice fut vite trouvé : le bac à sable, au milieu de la cour, qui servait au saut en longueur pendant le cours de gymnastique. Le soir venu, nous allâmes, les trois SJ, tracer le nom de notre Seigneur en lettres immenses, des lettres qui allaient clamer au monde et au-delà la foi inébranlable qui nous animait, une foi qui nous rendait capables de soulever des grains de sable :

JAY

Dix mètres de long, trente centimètres de large.

Les pilotes de Royal Air Maroc signalèrent sans doute l'inscription à qui de droit; ou alors, ce furent les externes qui se chargèrent de nous dénoncer — nous ne jouions plus au football, ils se languissaient des raclées qu'ils nous infligeaient *avant*. Quoi qu'il en soit, Jay fut convoqué par le surveillant général, un certain Dupuis que tout le monde appelait Manolo, parce que c'était le nom d'un tortionnaire sadique dans un film albanais qui eut son heure de gloire à Casablanca, dans les années soixante-dix. Manolo fixa Dieu d'un air terrible. Dieu mouilla ses braies.

— Qu'est-ce qui vous prend, petit con, à graver votre nom dans le

sable du bac à sable ?

Jay affirma le malentendu, plaïda l'ignorance, pleura un petit coup.

— C'est trop facile, grinça Manolo. On crée la m... puis on s'en lave les mains. Vous êtes responsable de ce qu'on fait en votre nom.

— Mais je ne peux tout de même pas surveiller chacun des internes. Y a Fetter, y a Afota, y a Machin...

— M'en fous, veux pas l'savoir, débrouillez-vous. Et d'abord m'effacez vot'nom du sab'.

Ainsi fut fait. Assis sur notre poutre, nous regardions ce spectacle désolant, cette crucifixion de silice et de cristaux : Dieu muni d'une branche de palmier s'effaça lui-même du bac, méthodiquement, en nous tournant le dos. Des théologiens affirment que cela n'est pas possible, que cette liberté-là échappe même à Dieu, qu'il ne peut pas se retirer du monde. Eh bien, ce truc impossible, je l'ai vu, de mes yeux vu, au milieu de la cour. Cela lui prit dix bonnes minutes. Puis le bac redevint étale et orphelin du Nom. Atroce spectacle ! L'Univers vide et les espaces (dix mètres sur cinq, au moins) infinis. Jay haussa les épaules et s'en alla, sourd à nos « Maîaîaître... ».

Il y avait à l'internat un diplodocus qu'on nommait le gros Lahlou, pour le distinguer des autres Lahlou des environs. C'était un animal très lent, au cerveau minuscule et au père très riche. Quelques jours après l'effacement du Saint Nom, pendant la récréation, il s'approcha de nous, les yeux ronds, la bouche ouverte. Il haletait.

— C'est vrai que... c'est vrai que vous avez découvert que Jay, c'est Dieu ?

Fetter nous fit un signe rapide. Surtout, ne pas rire ! Il prit un air grave. Il se fit cardinal. Il fut tout onction.

— Pardonne-nous, mon frère... Il est trop tôt... Nous ne pouvons rien te dire, pas encore. Nous ne pouvons parler qu'à ceux qui sont prêts. Il faut être sûr... Et d'abord, il nous faut te poser une question : Es-tu inquiet ?

— Euh... Ouais, répondit le gros Lahlou, à tout hasard.

— Vraiment ?

— Ouais, ouais, vraiment. Y a pas plus inquiet que moi, j'te jure, ma parole, la mort d'ma mère, chuis très inquiet.

— Bon, il y a une chance.

Il se tourna vers nous, lent et grave. Nous hochâmes la tête, encore plus lents, encore plus graves. Afota laissa échapper un soupir. Je m'abîmai dans la contemplation dévote du jean Levi's du gros Lahlou, lequel bavait d'impatience et d'inquiétude. Fetter enfin parla.

— Rejoins-nous demain, dans le gymnase, derrière le bâtiment L. Nous t'initierons. Enfin, nous essaierons... Rien n'est jamais acquis...

— Super !

— Oui, super, mon fils, mais calme-toi, ça risque de prendre du temps... Des heures, peut-être. Apporte à manger. Un sandwich au gouda pour moi, du Coca...

— Du chocolat pour moi, réclama Afota.

— Salami, banane, gâteau, murmurai-je.

— À demain, conclut Fetter.

Jusqu'à la conversion du gros Lahlou, nous avions situé l'Enfer dans le gymnase, un endroit assez triste qui suintait l'ennui et sentait la Marlboro froide des externes. Mais, grâce à la munificence de notre ouaille unique, nous en fîmes un petit Paradis tout à fait convenable, réservé aux prêtres. Nous y fîmes des dînettes pas piquées des scorpions. Je me souviens en particulier d'un reste de pastilla — rescapé d'un mariage entre un Tazi et une Lahlou — qu'il nous apporta dans un sac en plastique et que nous arrosâmes, comme il convient, de plusieurs litres de Fanta Orange et de Youki Banane. En signe de reconnaissance, nous narrâmes à l'épais fidèle l'histoire des cent rabbins, qui le rendit tout mélancolique, car il n'arrivait pas à se représenter un monde sans aucun Lahlou — il n'avait rien compris. Pour le consoler, nous lui promîmes le salut éternel, charge pour lui de continuer à nous nourrir. Ce qu'il fit pendant plusieurs mois avant de perdre la foi : un jour, Jay lui-même lui révéla, derrière un des buissons qui séparent le bâtiment H du bâtiment L, qu'il n'était pas Dieu, qu'il ne comprenait rien à nos manigances et qu'il allait nous dénoncer au censeur.

À la fin de l'année scolaire, Jay nous annonça qu'il allait nous quitter. Son père ayant été nommé ambassadeur au Pérou, Dieu s'apprêtait à franchir l'Atlantique. Grand bien lui fasse et les Péruviens encore plus, mais nous, les trois footballeurs, nous étions atterrés. Qu'allions-nous faire, sans Dieu ?

Eh bien, nous avons grandi. Les années ont passé. Fetter s'en est allé, vers son rivage natal, du côté du pays Basque. Afota est maintenant français ou québécois ou israélien. Peut-être sont-ils retombés dans l'ornière des fois banales et ont-ils oublié Jay. Pour ma part, je garde un souvenir ému du Dieu le plus inoffensif, le plus urbain, le moins sanguinaire qui se fût jamais abattu sur l'espèce humaine.

Le pont des Japonais

— J'en suis encore tout tourneboulé, nous dit Belemlih, pensif.

— Tourneboule tant que tu veux, tu finiras bien par nous la raconter, ton histoire.

Nous étions assis au *Café de l'Univers*, en attendant le match. Monsieur B. poussa un soupir. Il nous enveloppa de son regard mélancolique et nous traita de footballeurs, de gagne-petit (nous ne gagnions rien), de cyniques à *chéchia*. Nous n'allions, comme d'habitude, rien comprendre à sa relation d'une histoire exceptionnelle et elle allait rester là, dans les airs, porteuse en vain de sens et de poésie et nous parlerions du match.

— C'est tout de même une drôle d'histoire.

— Eh bien, raconte, hurla Driss, excédé.

— Bon. Brahim (— Qui ? — Mon cousin Brahim. — Ah.) un jour descend vers le val et s'assoit sur la berge de la rivière.

— Qu'est-ce qu'il fait là ?

— Rien. Il écoute ses os, comme dit ma grand-mère.

— C'est peut-être un poète qui nous compose là une belle *qassida*.

— Un Berbère, composer une *qassida* ? D'où tu sors, toi ?

Belemlih commence à s'énervier. Il frappe un grand coup sur l'espèce de guéridon autour duquel nous sommes englués et il annonce, l'air martial :

— Pendant ce temps, les Japonais avançaient !

Nous le regardons, éberlués.

— Quoi, qui, les Japonais ? Y a du Nippon là-dessous ? Tokyo appelle ? Banzaï ?

Le guéridon tremble encore et Belemlih n'en a cure.

— Écoutez, cette histoire se passe dans l'Atlas. Brahim, mon ami Brahim, y est chômeur et pâtre et il aide à la moisson, quand moisson il y a. Le reste du temps, il regarde les nuages...

— ... quand nuages il y a.

— ... ou les étoiles, la nuit, et il rêve de fiche le camp et d'aller gagner sa vie sous un autre ciel, dans les Allemagnes munificentes que la télévision lui promet. En attendant, il avait pris ce pli, dans son âge enfantin, d'aller à la rivière un peu chaque matin. Le cours d'eau sépare les terres ancestrales des Beni Machin et des Beni Wiwi, deux tribus qui ne s'apprécient que modérément. Un jour, une jeune fille apparaît, de l'autre côté de la rivière, elle s'assoit sur l'herbe rare et dénoue ses cheveux.

— Oh !

— C'est une histoire érotique ?

— Allongé de l'autre côté de l'onde, Brahim contemple cette

apparition; laquelle n'a pas les yeux dans les replis de sa robe : elle le regarde aussi, de biais. Pendant ce temps, les Japonais avancent.

— C'est quoi, cette histoire de Japonais ?

— Ils avaient déjà érigé deux piles dans le cours d'eau. Ça bétonnait ferme avec les sous de l'Agence nipponne d'aide au développement. Quelqu'un à Tokyo avait affecté quelques milliards de yens à la construction d'un pont sur le cours d'eau qui sépare...

— ... les terres ancestrales des Beni Machin et des Beni Wiwi, on a compris.

— Donc, pendant quelques semaines, tout va bien. Brahim est allongé ici dans l'herbe, sa fiancée (j'exagère un peu) est assise là-bas et l'Asiatique travaille à les rapprocher.

— Qu'est-ce qu'elle fait, la Berbère mignonne, dans son côté du monde ?

— Rien. Elle chante.

Raouf prit une petite mine dégoûtée, ce qui attira l'attention sur lui. Belemlih furibard s'arrêta de conter et avala une goutte du café froid qui stagnait depuis des heures au fond de sa tasse minuscule. Raouf en profita pour donner son avis sur les cantatrices de l'Atlas.

— Elles ne chantent pas, elles piaillent, elles grincent, c'est insupportable.

Mohand le regarda d'un œil méchant.

— Si tu n'aimes pas ça, n'en dégoûte pas les autres. On n'est pas obligé d'aimer *ta* musique andalouse, laquelle, soit dit en passant, me donne une forte envie de dormir quand la radio me l'inflige.

Une discussion s'engagea sur les mérites des différents genres musicaux dont l'empire chérifien s'enorgueillit. Les uns préféraient ceci, les autres cela, il n'y avait pas moyen de s'entendre.

— Tiens, je vais vous raconter l'histoire d'une chatte, interrompit Raouf.

— Bon, si c'est comme ça, dit Belemlih.

Il se leva et s'en alla. Nous voici assis avec une histoire inachevée dans le conduit auditif et une histoire de chatte qui s'annonce toute seule.

— Je travaillais chez mon oncle le menuisier quand un jour une chatte...

— Attends, comment tu sais que c'est une chatte et pas un chat ?

— C'est mon histoire. Donc, une chatte entra le plus simplement du monde, flaira quelques meubles et alla s'installer au fond de l'atelier. Mon oncle ne savait trop que faire. D'un côté, il n'aime pas les bêtes, elles disséminent des maladies, des microbes et des malédictions. De l'autre, n'était-ce pas un compagnon du Prophète qu'on appelait l'Homme-aux-chats ? Ce qui prouve que le Prophète, lui, ne détestait pas la gent féline. Et que doit un musulman, selon Ibn Arabi, sinon

imiter l'Envoyé de Dieu ? Pendant cette tempête sous un crâne de menuisier mystique, la chatte s'est roulée en boule et s'est endormie.

— Mais quel rapport avec l'histoire de Belemlih ?

— Patience. Les jours passent et l'oncle n'ose pas déloger la chatte. Chaque matin, il lui apporte son lait et chaque soir il lui donne les reliefs des repas de la maisonnée. La belle engraisse et prend ses aises. Ce qui le turlupine, l'oncle, c'est que le matou — ou dois-je dire la matoue ? — ne montre aucun signe de reconnaissance. Jamais elle ne se frotte contre ses genoux cagneux — cela fait tellement plaisir —, jamais elle ne le regarde de ses yeux verts pervers. Elle prend, elle prend, elle ne donne rien.

— C'est normal, elle n'a rien demandé.

— Bien entendu, tu choisis son camp, contre mon oncle, contre moi, contre ma famille. Je saurai m'en souvenir... Mais ça va se gêter pour la sale bête. Un matin, mon oncle oublie de lui apporter son lait. Ce même jour — tout va mal —, il doit se rendre à l'arrondissement pour faire légaliser je ne sais quel papier. Bref, la chatte n'a rien à se mettre sous la canine et, le lendemain, elle le fait savoir à l'oncle, au moment où il ouvre sa boutique. Elle miaule, elle souffle, elle rugit presque. Or — et c'est là où je voulais en venir...

— Enfin !

— ... or ses miaulements sont horribles. Une vraie scie ! Une vrille dans ses tympanes fatigués. Et soudain il a une révélation. Tout dans la vie a un sens, non ?

— Non. Mais disons oui, si ça te fait plaisir.

— Donc, si la voix du chat...

— La voix du chat ?

— ... le son du chat, bref ce qui sort de sa gorge (ne m'énervez pas) est insupportable, donc mon chat, euh, je veux dire mon oncle a le droit, je souligne, *le droit* d'y réagir comme il l'entend.

— Ha, ha, comme il l'entend.

— Donc, il se laisse aller à ses instincts — il en a le droit —, il saisit l'animal par le cou et l'envoie valdinguer dans le caniveau. Si Dieu avait voulu que la chatte — Sa créature — fût traitée autrement. Il l'aurait dotée d'une jolie voix — tais-toi, Layachi —, bien harmonieuse et tout et tout.

— Le rapport avec l'histoire de Belemlih ?

— Ben rien. Seulement, si la bergère chante comme une *cheikhate* de l'Atlas, dans les tons suraigus, un truc à vous écorcher les oreilles, eh bien, le conte de Belemlih s'arrête court et on peut aller voir le match.

Belemlih revient. Il nous apprend qu'il est allé soulager sa vessie dans les toilettes du *Café de l'Univers*. Il nous révèle — nous ne lui demandons rien — que celles-ci sont toujours aussi crasseuses et que c'est une honte pour la civilisation arabo-musulmane...

— ... et amazigh, ajoute Mohand.
— ... que c'est une honte pour la civilisation arabo-musulmano-berbère, la plus raffinée qui soit, que ces latrines-là dont la horde de Gengis Khan n'aurait pas voulu.

Puis il ajoute, perfide :

— Alors, la chatte de Raouf ?
— Nulle, très nulle, à côté du pont des Japonais, tel qu'il se présente, car jusqu'à présent nous ne savons rien de cet ouvrage d'art et de ses mystères.

— Je continue ?

— Nous t'en supplions.

— Eh bien, comme je le disais avant l'interruption de cet imbécile, Brahim et sa belle prirent l'habitude de ces rendez-vous tacites. Parfois, l'un d'eux ne venait pas au bord de la rivière. Le lendemain, l'autre faisait semblant d'être fâché. On s'évitait du regard. Puis l'amour naissant renversait, impétueux, ces simulacres et c'étaient de nouveau des œillades et des sourires en biais et de petits signes de la main ou d'un brin d'herbe agité. Pendant ce temps, les Japonais coulent la dalle et embellissent le parapet. Brahim surveille leurs travaux avec la minutie d'un inspecteur des travaux finis. Comme il n'est pas bête, il a calculé avec précision la date probable de l'achèvement de la chose. C'est assez facile, il suffit de tenir compte de l'avancement des travaux, de la force du vent, des jours probables de pluie (deux) et de la disponibilité de Moulay Ahmed Alaoui, l'homme qui inaugure tout.

Belemlih avala une gorgée de café.

— Et ce fut une belle inauguration, exactement le jour que Brahim avait prévu. Le gouverneur de la province et le fameux Ahmed Alaoui offrent du lait et des dattes à l'ambassadeur japonais qui se croit obligé d'avalier toute l'écuelle et de dévorer tout le plateau. Pauvre homme, il ne connaît pas les usages. Bref, on chante l'amitié éternelle entre les deux empires, on se congratule, on s'embrasse, on coupe un ruban symbolique avec des ciseaux gros comme ça, la fanfare entame l'air du « Sahara libéré » puis les officiels grimpent dans leurs Mercedes et leurs Lexus, ils disparaissent dans un grand nuage de poussière et le pont est à nous. Tout le village se précipite, on fait cent fois l'aller-retour — c'est un tout petit ouvrage, en fait — puis l'ennui gagne ou l'accoutumance. Nos villageois rentrent chez eux pour le dîner et le silence s'abat sur l'arche qui enjambe la rivière. Brahim, lui, est resté de ce côté-ci du monument.

— Ah ! Il attend le lendemain. La belle sera là.

— Bien sûr, bien sûr, murmure Belemlih, sphinx énigmatique. Puisque vous galopez dans mon histoire, dites-moi donc ce qui se passa le lendemain.

— Facile, crie Mohand. La jeune fille vient s'asseoir au bord de l'eau. Brahim descend du village et l'aperçoit. Il se précipite, il court sur le tablier du pont, les cheveux fous, dans le crépuscule doré, c'est filmé au ralenti, elle court vers lui, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre...

— Purée, quels nuls ! interrompt Belemlih. Écoutez ceci : quand les Japonais eurent fini leur pont, après l'inauguration et les you-you et les cris, après le départ d'Ahmed Alaoui et de l'Excellence nipponne, bref : le lendemain, la belle était effectivement là, mais Brahim marcha jusqu'au milieu et n'alla jamais jusqu'au bout.

— Hein ? Quoi ? Répète en parlant lentement et en articulant.

— Brahim-marcha-jusqu'au-milieu-du-pont-et n' alla-jamais-jusqu'au-bout.

— Mais pourquoi ? criâmes-nous à l'unisson, désolés. Qu'est-ce qu'il faisait au milieu ?

— Il s'accouda sur le garde-fou, exactement au milieu. Il regardait...

— ... les terres ancestrales des Beni Machin et des Beni Wiwi.

— Non. Je ne sais pas. Il regardait, c'est tout. Il regardait la terre et le ciel et l'eau et l'air embaumé, il regardait sa promesse ou sa proie, il regardait tout l'Univers. Et il ne bougeait pas. L'immobilité faite homme.

— Et elle ?

— Elle ? Elle n'y comprenait rien. Elle avait mis sa plus belle robe, ou son plus beau *haïk*, elle était assise au bord de la rivière, et ce benêt s'était arrêté dans son bel élan et se dressait là, inutile et silencieux. Une heure entière s'écoula. Au crépuscule, elle se leva et s'en alla, en pleurant peut-être, du côté de chez elle et elle ne revint jamais.

Nous n'avions plus le cœur à parler football. Chacun prit comme un affront personnel cette histoire qui n'aboutissait pas. Nous tenions Belemlih responsable de la mauvaise marche du monde. Ah ! Humanité, toujours contrariée dans tes efforts, quand même l'argent des Japonais ne fait pas ton bonheur, que te reste-t-il, sinon à baisser les bras... Mais, tout de même, quel imbécile.

— Mais pourquoi ? Pourquoi s'est-il arrêté au milieu du pont ?

— Eh bien, devinez. Essayez de deviner.

Raouf :

— Il s'est fait une tache en s'accoudant au garde-fou, la peinture était encore fraîche...

— Je le disais bien : cynique à *chéchia*. Comme si une petite tache pouvait avoir un tel effet.

Mohand :

— Vue de plus près, elle était peut-être moins belle. Elle avait peut-

être les dents pourries ?

— Minable explication. Messieurs, vous volez bien bas.

Driss :

— Tu as bien dit que les Beni Machin et les Beni Wiwi ne s'entendent guère ? Il savait d'avance que son amourette n'irait pas loin.

— Ridicule. Nous n'en sommes plus là. Gens de Fès et gens d'Agadir s'accordent leurs filles, c'est dire.

Nous étions excédés.

— Eh bien, dis-le-nous-le, le tin mot de l'histoire, au lieu de nous faire tourner en bourricots.

Belemlih prit sa tasse entre deux doigts, la contempla d'un air songeur, puis la reposa en soupirant. Il murmurait presque.

— Vous savez ce qui m'étonne, messieurs ? C'est que vous ayez décidé, à l'unanimité, que la conduite normale était de passer le pont. Pourquoi ? Et si les plus belles histoires étaient précisément celles où l'on reste au milieu ?

FOUAD LAROUÏ

Marocain de naissance, ingénieur et économiste de formation, professeur de littérature à l'université d'Amsterdam, romancier de langue française, poète de langue néerlandaise, éditorialiste, critique littéraire: Fouad Laroui court le monde, chargé de son sac de voyage et de sa vaste culture. Entre autres textes, Fouad Laroui est l'auteur de *Méfiez-vous des parachutistes* (1999), *La Femme la plus riche du Yorkshire* (2008), *Le jour où Malika ne s' est pas mariée* (2009), *Une année chez Les Français* (2010), *La Vieille Darne du riad* (2011) et *L'Étrange Affaire du pantalon de Dassoukine* (2012) qui a reçu le prix Goncourt de la nouvelle. Tous ces ouvrages ont paru aux Éditions Julliard.

DU MÊME AUTEUR
CHEZ POCKET

LA FEMME LA PLUS RICHE DU YORKSHIRE
UNE ANNÉE CHEZ LES FRANÇAIS
LA VIEILLE DAME DU RIAD
TU N'AS RIEN COMPRIS A HASSAN II

© Éditions Julliard, Paris, 2004
ISBN 978-2-266-22725-4

Table of Contents

Tu n'as rien compris à Hassan II
Le costume de monsieur Didi
Nos pendus ne sont pas les leurs
Le cycliste
L'arbitre des élégances
Toutes les expériences du monde
L'oued et le consul
Le loubard
Le tyran et le poète
Khadija aux cheveux noirs
La haine
L'antenne de mon père
Le scénariste de la rue Saint-Jacques
L'eucalyptus de Noël
Jay ou l'invention de Dieu
Le pont des Japonais